LES BEAUX JOURS

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

395

PIERRE CAMO

—

Les Beaux Jours

— *POÈMES* —

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII
1913

1.

PREMIÈRE PARTIE

LE JARDIN DE LA SAGESSE

A Louis Codet.

L'OLIVIER

Jeune Olivier, présent de Pallas aux yeux bleus,
Devant cette colline aux courbes élégantes,
Vous semblez figurer la sagesse charmante
Et la subtilité des Grecs ingénieux.

Le vent des clairs matins vous remplit de murmures,
L'odeur saine du sel marin et du miel frais
Vous caresse, Olivier, symbole de la paix,
Et l'azur magnifique habite vos ramures.

Votre fruit nous apporte à la fin du beau temps,
L'huile d'or, l'huile vierge aux vertus souveraines,
Qui calme le tourment des blessures humaines,
Et donne la souplesse aux corps éblouissants.

Cependant vous marquez de votre ombre légère,
L'envol de ma jeunesse aux jours harmonieux;
Mais je suis, comme vous, fils de sages aïeux,
Vivace, et préservé de souillure étrangère :

Car la raison circule à travers mon esprit,
Comme dans votre sève une force divine.
Nous pouvons tous les deux vanter notre origine :
Pallas d'Athènes nous protège et nous sourit !

Qu'elle apparaisse et vienne habiter ces rivages :
L'air en est saturé de lavande et de miel,
L'olivier grec y porte un feuillage éternel,
Et mon cœur d'homme jeune est pur de tout servage.

I

LA JEUNESSE

Jucundum cum ætas florida ver ageret.

CATULLE.

JEUNESSE

Je suis né au pays du soleil et du sang,
Dans les murailles d'une ville catalane,
Que des ruisseaux d'eau vive arrosaient longuement
Et qu'abritaient de beaux ombrages de platanes.

Mes yeux d'enfant n'ont eu longtemps pour horizon,
De la fenêtre ouverte aux campagnes heureuses,
Que l'azur lumineux et doux de quelques monts,
Où ne fondaient jamais les neiges radieuses.

Comme un dieu, j'ai vécu sous des soleils brûlants
Qui faisaient éclater les grenades trop mûres,
Et perler du miel d'or aux fruits des figuiers blancs !

Et mon âme adora tes suaves murmures,
Heureuse de porter en soi tout l'univers,
Voix puissante et mélodieuse de la mer !

LA BRISE DE LA MER

Brise voluptueuse et fraîche que j'aspire,
Et qui gardez un peu des parfums de la mer,
Faites longtemps fleurir au jardin de ma chair,
La jeunesse charmante au candide sourire.

Après avoir poussé, sur les plaines d'azur,
Les navires chargés de voiles et de graines,
Vous irez caresser le miroir des fontaines
Aux flancs du Canigou magnifiquement pur.

Vous soufflerez au front des platanes splendides
Qu'apportèrent ici les hommes d'Orient,
Et des clairs oliviers aux ramures d'argent,
Qui sont un ornement des collines arides.

Vous irez sur la rose et la fleur du tilleul
Parfumer votre haleine, ô Brise courtisane,
Vous gonflerez le sein de la jeune Ariane,
Qu'animent tour à tour la tendresse et l'orgueil.

Mon esprit, comme vous amoureux de l'espace,
Volera dans l'azur, la lumière et l'éther,
Sur les monts de la neige et sur la haute mer,
Pour jouir de la vie et de tout ce qui passe.

Le printemps couronné de guirlandes de fleurs,
La jeunesse qui court comme les ondes vives,
Les voluptés d'amant douces et fugitives,
La musique, les jeux et les belles couleurs,

Tout nous charme et nous fuit; mais tout renaît encore
Pour l'âme de l'artiste et le cœur de l'amant,
Et la nature seule est éternellement
Riche comme la mer, jeune comme l'aurore.

Promenez-moi, Nature, au sein de vos beautés,
Comme vous promenez la brise caressante :
Lorsque j'aurai connu votre grâce puissante,
Vous pourrez m'endormir dans vos éternités !

ARIANE

Salut, belle Ariane, à mes vœux favorable,
Et vous qui la suivez, Volupté désirable,
Et faites de ses jours le culte et l'ornement !
Je veux être captif de votre enchantement ;
Je veux goûter le prix de toute votre grâce,
Au pied du Canigou, sur vos belles terrasses ;
Je veux cueillir avec les fruits de ce verger
Toute votre jeunesse au charme passager.
Vous vivez, Ariane, au sein de la nature,
Des ombrages charmants et des tendres verdures,

Vous aimez un bassin de marbre rose et vert
Que viennent caresser les brises de la mer.
De votre maison peinte, on voit des cimes claires
Où s'épanche l'azur d'une tiède atmosphère,
Où des ruisseaux glacés s'alimentent sans fin,
Et que parfume la résine des sapins.
Aux pics rudes, aimés du vent et de l'orage,
J'ai parfois respiré l'odeur d'un lys sauvage
Parmi la neige vierge et la lumière d'or.
Que l'amour plus vivace habite votre corps !
Demeurez au milieu des rocs et de la mousse,
Comme le miel sauvage et la réglisse douce,
Mettez vos soins à cultiver votre beauté :
Tout le prix de la vie est dans la volupté !

LA SIERRA

Mon âme de rêveur superbe et solitaire
A choisi, pour jouir d'un calme sans pareil,
Le spectacle à la fois grandiose et sévère
De ces monts ravagés par l'éternel soleil.

De ma terrasse ouverte au flanc de la colline,
Je contemple à côté d'un torrent desséché,
Une ville de brique et ses murs en ruine,
Et des routes parmi les lièges écorchés.

Aux pics lointains, les tours de la conquête maure
Montent éperdument au fond des cieux déserts;
Je n'ai guère connu pour visiteurs encore
Que l'oiseau voyageur et la brise des mers.

Mais pour avoir aimé ces pentes rocailleuses,
Ce grand silence et ce spectacle de la mort,
Je connais mieux le prix des voluptés heureuses,
Devant l'éternité de ce rude décor.

Un peu d'eau vive née au creux de ces ravines
Me rappelle la vie au charme passager,
Et j'aime à respirer dans les brises marines
L'odeur des syringas et des fleurs d'oranger.

Fort comme le cyprès, je brave les orages;
Mais je goûte le voisinage des lauriers,
Des cactus à fleurs d'or, des grenadiers sauvages,
Et des ramures magnifiques des figuiers.

Viendras-tu quelquefois, Sarrasine indolente,
Dont le corps est plus frais que le raisin nouveau,
Le poivron rouge et la pastèque succulente,
Viendras-tu te poser ici comme un oiseau ?

Pour orner tes cheveux, j'ai des fleurs de grenade ;
Pour tes lèvres, des figues-fleurs et du vin vieux,
Et de l'eau de benjoin, de rose et de muscade
Pour baigner de senteurs ton corps harmonieux.

Dans la solennité de la rude nature,
Des pierres mortes et des arbres désolés,
Tu serais une vive et suave parure
De jeunesse, de joie et de fragilité ;

Tu serais au milieu de ma noble terrasse
Comme un magnolia du glorieux été,
Dont la neige fiévreuse exhale dans l'espace
Le parfum de la mort et de la volupté !

LA VIE A LA CAMPAGNE

Ma sœur, quel dieu charmant réglant votre destin
Vous donna la douceur de vivre sans tourmente
Au pays du soleil et des terres clémentes,
Qu'enferment les monts bleus et le ciel sarrasin ?

C'est l'été. Les mûriers aux belles feuilles neuves
Nourrissent de nouveau les calmes vers à soie ;
Les lièges écorcés se dressent et rougeoient
Dans les terrains brûlants où dorment les couleuvres.

Chaque jour vous apporte, avec un soin pareil,
Une provision de fruits et d'aromates,
Et la figue nouvelle, et la fraîche tomate,
Et le melon gonflé d'eau chaude et de soleil.

La bonne odeur du miel vient des ruches de liège ;
Le calme de midi remplit les champs déserts,
Depuis l'Albère qui se baigne dans la mer,
Jusqu'aux premiers sommets où reluisent les neiges.

Ah ! ma sœur, que de charme et de simplicité
Dans cette vie à la campagne heureuse et sage !
La contemplation du même paysage
Suffit à votre cœur, riche comme l'été.

Vous aimez le vieux mas de brique et de chaux vive,
Les meules de blé d'or et les oliviers bleus,
Et la tour que jadis dressèrent les aïeux
Pour éclairer au loin la route des navires.

Vous aimez cette vie aux plaisirs délicats,
Où toute votre part des tâches domestiques
Est de faire sécher du tilleul balsamique
Et de renouveler l'eau des alcarazas.

Donnez à ces objets vos soins et vos tendresses !
La joie est précieuse et les instants sont courts.
Prolongez la douceur de jouir tous les jours
De la belle nature et de votre jeunesse !

LE CHEVRIER

L'Aspre aux rouges terrains par l'été désolés,
Se développe en mornes plaines ondulantes,
Où sont des murs tombants et des figuiers pelés
Et le gibier nourri de plantes odorantes.

Dans la menthe sauvage et dans le genêt d'or,
Un jeune pâtre, brun comme une olive mûre,
Mène un errant troupeau de chèvres au crin fort,
Ami de l'herbe maigre et de la terre dure.

Il porte en son bissac un fromage de sel,
Un gâteau de maïs et des prunes sucrées,
Et ses formes de dieu s'élèvent vers le ciel
Dans la chanson du vent et des guêpes dorées.

Tous les jours que l'été fait calmes et sereins,
Il descend à travers la garrigue brûlante,
Avec le même cœur content de son destin,
Et la même démarche harmonieuse et lente.

De l'aurore de rose au crépuscule bleu,
Il contemple le ciel et les belles Albères,
Et, comme un clair ruban à l'horizon de feu,
La Méditerranée agréable à ses pères.

Connaîtrai-je jamais ce bienheureux destin
De pouvoir demeurer aux terres paternelles,
Et ce plaisir de respirer chaque matin
L'arome inviolé des choses naturelles ?

LE CANIGOU

Canigou revêtu de neiges et d'azur,
Séjour de la lumière et de la belle eau vive,
Vous dominez, du ciel immuablement pur,
La terre du froment, du pampre et de l'olive.

Le lys aromatique habite vos sommets
Et fleurit au milieu des vents et des orages ;
Vous nourrissez l'abeille et le miel parfumé ;
Vos flancs sont embaumés de résines sauvages.

J'évoque dans mon cœur de bienheureux matins,
L'odeur des vents marins, la rumeur des platanes,
Et vos pics émergeant à l'horizon lointain
Sur la fauve beauté des races catalanes,

Sur les arbres nourris au pays du soleil,
Sur les plages où meurt la mer de Catalogne,
Sur la ville de brique et le palais vermeil
Où régnèrent jadis les princes de Majorque.

Je veux réaliser mon rêve d'autrefois :
Je veux, lorsque l'été rallumera ses flammes,
Gravir vos grands sommets et chercher à la fois
La force corporelle et la santé de l'âme,

Loin des troubles humains, loin des vaines rumeurs,
Portant comme un trésor, aux cimes les plus pures,
Mon dédain impassible et ma superbe humeur,
Et mon esprit ouvert à toute la nature.

A MADAME DE NOAILLES

A L'OCCASION DU « CŒUR INNOMBRABLE »

Vous avez marié, pour notre volupté,
La tendresse du cœur aux grâces du langage,
Comme l'abeille unit, dans le miel de l'été,
La rose des jardins et la rose sauvage.

Votre chant est plus frais que le chant des oiseaux,
Plein d'aromates, de rosée et de verdure :
Vous avez fait, au son du buis et du roseau,
La jeunesse et l'amour sourire à la nature.

Au sein de vos vergers, à l'ombre de vos bois,
Notre âme confidente entendit, ô délice,
Votre âme s'épancher avec la même voix
Que dictait Jean Racine au cœur de Bérénice.

Près de vous, nous avons saturé nos cerveaux
Du bon air qu'on respire aux campagnes de France,
Et longuement aimé la Seine aux belles eaux;
Vous nous avez donné le calme et l'espérance;

Vous nous avez rendu le culte filial
De la terre féconde et du monde des choses,
Muse, qui nous veniez du jardin idéal,
Plus fraîche que l'aurore ou qu'un bouquet de roses!

Et vous serez toujours vivante en notre cœur
Pour les beautés dont vous pariez tant de sagesse,
Vous qui fîtes s'ouvrir le siècle dans sa fleur
Sur un sourire de printemps et de jeunesse!

A HENRY MUCHART

EN L'HONNEUR DES « BALCONS SUR LA MER »

I

Dans un pays de pins, d'arbousiers et de lièges,
Auprès du Llobregat sauvage et desséché,
Je connais un jardin d'aromates, caché
Sous des magnolias aux corolles de neige.

C'est là que j'ai vécu, dans l'été radieux,
Avec l'illusion de ta chère présence.
Je te lisais au fond d'un vieux mas de plaisance,
Près d'un golfe de sable aux bords mélodieux.

O Muchart, tu vivais tout entier dans ce livre !
Et tandis que mes jours de molle oisiveté
Se passaient à revoir la mer et les navires,

Je sentais s'éveiller en toi, noble agité,
Lorsque tu me parlais des belles Baléares,
L'âme d'un Sarrasin des époques barbares !

II

Tu dis la mer familière aux anciens Dieux,
Et ce qui fut l'orgueil du sol héréditaire,
Et les vieux oliviers autochtones qu'aimèrent
Les Ancêtres pasteurs d'esclaves et de bœufs.

Tu dis les ceps ployés sous les grappes dorées,
Attestant la bonté de l'antique terroir,
Et ton cœur s'émouvait parfois de quelque espoir
Aux salines odeurs des montantes marées.

L'âme des hommes qui conquirent ce pays
Te possède, Muchart; les vers que tu construis
Sont un autel superbe où leur image siège,

Et où s'atteste un culte inaltérable et sûr,
Avec le miel pailleté d'or, la cire vierge,
L'huile grasse et le sel immortellement pur.

EN L'HONNEUR DE L'HUILE ET DU SEL

L'HUILE

Les fruits gras et luisants des oliviers latins
Que des hommes ont fait tomber à coups de gaule,
Ont rempli la fraîcheur des corbeilles de saule,
Et roulé sous la meule énorme des moulins.

Les moulins ont tourné ; le long de la rigole,
L'huile vierge circule à flots lents et dorés
Jusqu'aux vases d'argile et aux jarres de grès
Que des femmes emporteront sur leur épaule.

L'huile ! Assaisonnement des graines nourricières !
Noble offrande ! Aliment sacré des lampadaires !
Souplesse des vainqueurs aux luttes et aux jeux ;

Baume divin pour les blessures délicates !
L'huile ! dissolvant fin d'extraits et d'aromates,
O femmes, pour l'éclat de vos corps orgueilleux !

LE SEL

Je dirai la vertu du sel incorruptible
Que l'eau de mer a déposé dans les marais,
Et que des hommes tasseront en blocs épais,
Comme de blancs tombeaux ou des rocs impassibles.

Présent superbe des océans généreux,
Il parfume l'air bon et matinal des grèves
Qui délivre le sol des germes de la fièvre,
Et qui nous fait le corps robuste et vigoureux.

Grand principe des existences sous-marines,
Des rosâtres coraux et des étoiles fines,
Et des poissons étincelants au fond des mers,

Le Sel ! panache clair des vagues courroucées,
Savoureuse blancheur des perles irisées,
Rafraîchissantes au contact comme une chair !

INSCRIPTIONS

I

POUR UN VIEUX CHÊNE VERT

Sois béni, tronc divin, entre toutes les plantes,
Pour ta vieille origine et les ombres charmantes
Qui nous font l'été doux et le soleil léger.
Comme un Terme païen tu gardes le verger,
Et le puits frais ouvert sous un berceau de roses,
Et les ruches à miel pacifiquement closes.
Les baisers odorants des brises de la mer
Agitent ton feuillage éternellement vert,

Et tout le peuple des colombes amoureuses
Fait chanter au matin tes frondaisons heureuses.
Béni soit avec toi, Chêne, le sage aïeul
Qui, jaloux de te voir éternellement seul
Et t'emportant loin de l'empire des montagnes,
Te fit à jamais roi de ces belles campagnes.
Puissé-je, entre la ruche et la nappe du puits,
Dormir le long sommeil de ma dernière nuit
Auprès de toi qui vis s'éteindre tant de races,
Et revoir, quand mon sang, de tes racines grasses,
Aurait gagné ta tige et tes puissants rameaux,
L'Albère bleue, assise auprès des mêmes eaux !

II

POUR UNE FONTAINE

Salut, belle fontaine, eau douce au voyageur !
Tu t'écoules auprès du laurier-rose en fleur,
Et les platanes, pleins de chansons et de brises,
Mirent en toi leurs troncs vêtus d'écorces grises.
Quelle naïade heureuse est cachée en ton sein ?
Chaque aurore, entr'ouvrant tes ondes pour son bain,
Tu presses mollement, tu caresses, ô pure,
Sa chair de nacre, ses beaux seins, sa chevelure.
Tu la vois recueillir, pieuse, chaque soir,
Offrandes du pasteur ou de l'esclave noir,

Les blonds gâteaux de miel, les guirlandes de roses,
Le sel vierge, l'olive et les grenades roses,
Car elle aime le chant des sonores roseaux,
Et les beaux corps penchés aux rustiques travaux ;
Elle habite les bois, les champs et les prairies.
C'est pourquoi j'ai voué à ces grottes fleuries,
A ces bassins que ton eau claire fait luisants,
Le groupe délicat de mes roseaux chantants,
Afin que les faveurs de la bonne Déesse
Fassent heureuse, pure et longue ma jeunesse.

LE PRINTEMPS

Demeure parmi nous, passagère saison,
Délicieux Printemps, jeunesse de l'année !
Ramène les plaisirs autour de la maison
Et la belle Vénus de roses couronnée.

Le goût de l'herbe tendre appelle les troupeaux
Aux verdures des prés arrosés d'onde vive ;
Les abeilles puisent le suc du miel nouveau
Aux fleurs des pommiers blancs et des vignes hâtives.

J'ai retrouvé le paysage accoutumé,
La mer, les oliviers et mes chères Albères ;
Le vent que je respire est frais et parfumé
D'avoir frôlé les fleurs et les neiges légères.

Je veux goûter le charme infini de ce jour
A l'ombre claire et paresseuse des platanes,
Et songer au plaisir, à mes belles amours,
Et que la vie est douce aux plaines catalanes.

ALLEGRIA

Elle habita longtemps une vallée aride,
Près d'une route blanche où le soleil brûlant
Faisait tourner l'ombre d'un liège au tronc sanglant
Devant une maison mélancolique et vide.

Elle partit un jour avec des muletiers
Porteurs de bagues et de capes écarlates,
Vers un pays de fleurs, de fruits et d'aromates,
Et vécut de l'amour des hommes étrangers.

On la voit maintenant à Palma de Majorque
Dans une cour pleine d'eaux vives et d'odeurs,
Avec des perroquets atrocement jaseurs,
Un négrillon, et des bijoux à pendeloques.

Allegria connaît là-bas des jours heureux,
Comme un oiseau chanteur dans une belle cage;
Elle passe son temps à peindre son visage
En savourant des fruits entre deux amoureux.

LE RÊVE DU POÈTE

Je voudrais abriter mon rêve sédentaire
Dans une maison blanche, auprès d'un jardin frais,
Où quelque puits serait ouvert à fleur de terre,
A l'ombre large et magnifique des figuiers.

J'y saurais la beauté des montagnes antiques,
Des sommets de l'Albère aussi bleus que le ciel,
Et, sur le seuil aimé des vents aromatiques,
Des chansons de ramiers et des senteurs de miel.

Mon amie, une enfant de race sarrasine,
Y grandirait superbe et marcherait pieds nus;
Son amour simple et ses caresses enfantines
Seraient doux à goûter comme un fruit défendu.

L'air marin aurait fait sa taille vigoureuse,
Et son corps demi-nu, brûlé par chaque été,
Remplirait tout le jour notre demeure heureuse
De parfums enivrants et de fauve beauté.

Par la fenêtre grande ouverte sur la rive,
Monterait jusqu'à nous la rumeur de la mer
Dont la sonorité traînante et maladive
Réveillerait tous les désirs de notre chair.

Nous verrions s'en aller des voiles sur la rade,
Tandis que la chaleur propice du soleil
Ferait mûrir les graines roses des grenades,
Les muscats roux et les figues au cœur vermeil.

Une flûte de pâtre au tendre crépuscule,
Qui serait l'âme du paysage enchanté,
Se mêlerait au vent du soir dans la ramure,
Et ce serait la paix des claires nuits d'été !

ODE A LA VOLUPTÉ

Femme aux doux attributs de grâce, de jeunesse
Et de frivolité,
Vous êtes dans mon cœur souveraine et maîtresse,
Aimable Volupté !

Tout le charme est en vous des choses passagères,
De l'aurore d'un jour,
Des roses, des baisers de la brise légère,
Et de l'onde qui court.

En vous, tout le plaisir que nous avons à vivre
Se trouve contenu :
Heureux trois fois celui qui s'applique à vous suivre,
Comme un chemin connu !

Recevez en présent ces colombes de neige,
Cette branche de fruits,
Ce rameau de corail et cette cire vierge,
Et veillez sur mes nuits.

Enveloppez mon corps de fraîcheurs et d'aromes,
Gardez-moi pour jamais
Des troubles corrupteurs où s'agitent les hommes
Et des désirs mauvais.

Montrez-moi comme il faut jouir de toute chose
En artiste savant,
De la saveur d'un fruit, de l'odeur d'une rose,
Et d'un baiser du vent.

Donnez-moi pour chanter la beauté sarrasine
Qui règle mon destin,
Le luth de Salomon et le cœur de Racine
Au langage divin.

Voluptueuse comme fut la Sulamite,
Et tendre comme on voit
La vertueuse Esther ou la noble Monime,
Gardez-la près de moi;

Nous conduisant par le chemin de la sagesse,
Sans peine et sans effort,
Au terme désiré d'une saine vieillesse
Et d'une bonne mort.

LA STATUE

Avec l'art de l'artiste et la raison du sage,
J'ai sculpté pour moi-même une calme statue,
De beauté simple et de jeunesse revêtue,
Où mon âme aujourd'hui contemple son image.

Épris de la lumière et de la volupté,
J'ai paré son corps blanc comme le corps des cygnes,
Des splendeurs de la forme et de l'ordre des lignes :
Mon destin est pareil au bloc que j'ai sculpté.

A l'horizon fermé par les claires Albères
Ayant borné tous mes désirs d'adolescent,
J'ai, comme un fruit gonflé de soleil et de sang,
Mûri dans la douceur des cieux héréditaires,

Observant la nature, et goûtant en secret
Tous les charmes de la campagne catalane,
Comme un pâtre couché à l'ombre d'un platane,
Ou comme un ancien dieu nourri dans la forêt.

Ainsi qu'on voit l'abeille au calice des roses
Récolter le trésor des ruches de l'été,
Sage, je fais mon miel avec les voluptés,
Et je jouis exquisement de toutes choses.

Je bois avec autant de charme et de douceur
Au puits de la science et des pensers austères,
Qu'aux sources d'où jaillit le plaisir salutaire,
Car l'ordre et la beauté gouvernent dans mon cœur.

Et c'est pourquoi je puis, confiant et paisible,
Vouer à vos deux noms, lois de ma volonté,
Aphrodite charmante et vous, noble Arêté,
Cet être vierge issu de la pierre insensible.

Que son image soit celle de mon destin,
Et que, par la vertu de sa chère présence,
Je puisse voir toujours et longtemps à l'avance,
Ma vie et mes pensers réglés comme un jardin !

LE ROUSSILLON

Terre de Roussillon où mon cœur se repose,
Enfin j'ai retrouvé vos collines d'azur,
Vos arbres généreux penchés sous le fruit mûr,
Et vos soirs embaumés de vendange et de rose.

La servante aux yeux noirs m'a servi de nouveau
Le grenache doré qui parfume les lèvres,
Le blanc fromage fait avec le lait des chèvres,
Et le miel récolté aux ruches du coteau.

La race a conservé ses antiques coutumes;
Le même verbe dur résonne à grands éclats;
Partout le même geste et le même costume;

Et voici revenir sur la route, là-bas,
Le vieux marchand qui porte au fond de sa tartane
L'orange de la côte et l'huile catalane.

II

LES REGRETS

..... Carpamus dulcia ; nostrum est quod
vivis, cinis et manes et fabula fies.

PERSE.

LES BEAUX JOURS

O jeunesse, par qui nous fûmes immortels,
De quelles grâces vous pariez toutes les choses !
Notre pensée était plus fraîche que les roses,
Nos voluptés étaient plus douces que le miel !

De jeunes femmes élégantes et rieuses,
Assises près de nous sous les arbres du parc,
S'éprenaient à relire Arioste et Ronsard,
De sensualité perverse et curieuse.

Nos cerveaux aspiraient la capiteuse odeur
Des lourds magnolias aux corolles de neige,
Et des adolescents beaux comme Ganymède
Nous apportaient des fruits, des vins et des liqueurs.

La nature à nos sens éperdument avides
S'offrait ingénument dans toute sa beauté ;
Pareils à des chevaux qui vont en liberté,
Nous venions respirer l'atmosphère splendide !

Aujourd'hui c'est l'automne et le vent de la mort
Qui règnent au jardin de nos belles années :
Les rires se sont tus, les fleurs se sont fanées,
Et le Silence est dieu sous les grands arbres d'or.

Avec le soir paré de pourpres somptueuses,
La fureur de Diane ensanglante les bois ;
Les lévriers puissants pressent de leurs abois
Les vieux cerfs habitants des retraites ombreuses.

Les jeunes femmes ont, pour ne plus revenir,
Délaissé les miroirs plus frais que les fontaines,
Emportant dans les plis de leurs robes de reines
La jeunesse immortelle et le divin plaisir.

Reviendrez-vous jamais, heures délicieuses,
Printemps suave et magnifiques voluptés?
Tes temples, ô Vénus, ne sont pas désertés ;
Tu peux renaître aux bords des mers mélodieuses.

Allégresse des Dieux ! souris pour les mortels,
Comme tu souriais aux jours heureux du monde ;
Reviens du moins pour ceux que règle et que féconde
La Sagesse païenne aux dogmes éternels !

HYLAS ET ARIANE

Le beau printemps s'en va; l'ombre est déjà plus lente
A couvrir les monts bleus et la plaine opulente,
Et la brise du soir, pour notre volupté,
Vient calmer les chaleurs premières de l'été.
La fraîcheur des grands bois et des grottes secrètes
Abrite le repos de Vénus satisfaite.
Les blés deviennent mûrs, le suc gonfle les fruits,
Le crépuscule calme est long comme la nuit.

Ariane, voici le temps où l'on s'applique
A cueillir du tilleul la fleur aromatique
Que l'on fera sécher sur des voiles de lin ;
Voici le temps d'aller aux ruches du jardin
Récolter du miel frais et de la cire tendre.
Ariane, bientôt l'on vous verra descendre
Au torrent d'eau légère à votre nudité,
Pour rechercher du bain la saine volupté.

Mais le soir, animé de rumeurs pastorales,
Vous ramène, aux lueurs des premières étoiles,
Hylas, l'adolescent à la flûte de buis ;
Le soleil a doré sa chair comme les fruits ;
Son corps de jeune Grec est frotté d'huile grasse.
Vous l'aimez, Ariane, il est de votre race,
Mais il ignore encor le pouvoir de vos yeux,
Et ce qu'en vous Vénus colore de ses feux.

« Harmonieux enfant de l'heureuse contrée,
« Qui mènes tes chevreaux dans la chaude soirée,

« Tu respires le jour lumineux et serein,
« L'amour n'a pas encore habité dans ton sein.
« Rustique et bel enfant, les Charites charmantes
« T'ont formé cependant pour les bras des amantes :
« Tu portes sur ton corps toute la volupté.
« Laisse ton noir troupeau brouter en liberté,
« Attends ici la nuit délicieuse et fraîche.
« Voici du lait, du miel et les premières pêches ;
« Mets ta flûte et ta gourde au creux de ce vieux pin,
« Et viens auprès de moi dans le fond du jardin. »

Elle dit ; et sa bouche aux grenades pareille
Presse la jeune bouche où le désir s'éveille.
Elle guide la main timide sous les plis
Où sont comme des fruits ses deux seins arrondis.
Ils goûtent de l'amour toutes les exigences,
Et la nuit vient, propice aux molles défaillances.

L'enfant que vous avez pressé sur votre cœur,
Loin d'apaiser en vous l'amoureuse langueur,

Connaîtra de Vénus la puissance farouche,
Mais ses vœux, Ariane, iront à d'autres bouches.
Quel trouble l'accompagne à l'ombre des grands bois !
L'innocence, les jeux, les rires d'autrefois,
Tout l'abandonne ! Avec une grâce lascive,
Il se baigne à présent au sein de l'onde vive,
Et cherche, sur son corps avide de baisers,
Les points que votre bouche a pu longtemps presser.
Une belle naïade accourue à sa plainte
D'impatients désirs va se trouver atteinte.
Ils connaîtront bientôt, au cœur de la forêt,
D'ardents plaisirs suivis de plus ardents regrets.
Mais vous, en proie encore à l'amoureuse fièvre,
Appellerez en vain Hylas aux belles lèvres :
Hylas sera trop loin et ne reviendra pas
Voluptueusement sourire dans vos bras !

BÉATRICE DE MANISSÈS

Dans son jardin aimé des vents et des aromes,
Où mûrissent aux feux des soleils automnaux
La figue liquoreuse et les citrons royaux,
Béatrice de Manissès vit loin des hommes.

Elle demeure auprès d'un grand platane blanc
Et d'un petit ruisseau bordé de lauriers-roses;
Un lévrier d'Espagne à sa porte repose
Pour défendre l'entrée aux visiteurs troublants.

Béatrice promène une âme romanesque
Dans un luxe d'objets arabes ou persans,
De tapis à ramage et de plats reluisants,
Dans le goût somptueux des hispano-moresques.

Un parfum mélangé de cannelle et de musc
La baigne d'une tiède et troublante atmosphère,
Et tout un orient de joyeuse lumière
Reluit en plaques d'or sur les parois de stuc.

Béatrice de Manissès à sa fenêtre
Paraît avec l'aurore et le chant des oiseaux :
Le jour se lève sans événement nouveau;
Sans joie, elle le voit passer et disparaître.

A l'horizon d'azur que rien ne vient changer,
Elle aperçoit la ville aux murailles de brique,
Avec les aqueducs gonflés d'eau pacifique,
Et la tour sarrasine, et le bois d'orangers.

Plus loin, la même mer baigne les mêmes rives,
Et Béatrice songe, en regardant par là,
A l'amant qui partit du port de Malaga
Sur un vaisseau chargé d'oranges et d'olives.

Béatrice, cessez de regarder la mer!
Ce que vous attendez est si loin, et la vie
Est si douce à goûter et si vite ravie !
Ne laissez pas mourir les fleurs de votre chair.

Revenez-nous avec la volupté royale,
Et cette grâce de gazelle qui nous plaît.
Que vos bras soient pareils à deux ruisseaux de lait,
Et votre corps semblable aux roses du Bengale !

La musique, les jeux, les plaisirs et l'amour
Sont à nos jeunes ans de frivoles parures.
Comme un oiseau qui boit le suc des figues mûres,
Jouissez noblement des choses à leur jour.

Vous brodiez autrefois, calme voluptueuse,
Une tapisserie au somptueux décor ;
Sur un arbre chargé de mandarines d'or,
Des paradis lustraient leurs plumes précieuses.

Et c'était, disiez-vous, votre destin charmant
D'être semblable, et de livrer selon la règle,
Vos lèvres douces, vos bras fins et vos mains faibles
Comme une moisson mûre aux feux de vos amants.

Quel étrange désir vous tient et vous abuse,
Divine, et quel futur pensez-vous dégager ?
Votre amant vous oublie en pays étranger,
Tandis que vous vivez solitaire et recluse.

Auriez-vous fait aussi le rêve décevant
De n'aimer plus ces fleurs, ni ces calmes verdures,
Ni l'enivrante odeur des grenades trop mûres,
Ni les troublants baisers des sources et du vent ?

Béatrice, craignez alors ce bel automne,
Cette atmosphère où flotte tant de volupté,
Et cessez de chercher votre ardente beauté
Au fond de ce miroir fidèle et monotone ;

Ou plutôt redoutez vous-même d'être là !
Le sang des Sarrasins vous travaille sans cesse,
Et c'est en vain que vous juriez une promesse
Devant la grande mer qui baigne Malaga !

LA VENUE DE L'AUTOMNE

Ces roses pâles que septembre fait renaître
Rappellent à mon cœur l'automne d'autrefois,
La maison calme à la lisière des grands bois,
Et la beauté du soir reflétée aux fenêtres,

La beauté du soir doux et grave qui tombait
Voluptueusement des montagnes prochaines,
Éveillant une flûte et des cloches lointaines
Dans le silence, roi de la vieille forêt.

Encore une saison aux langueurs singulières,
Aux brises molles, aux parfums de fruits trop mûrs !
Je voudrais quelquefois, par des jours aussi purs,
M'aller étendre nu dans de vastes clairières !

Comme des cerfs lassés de courir les taillis,
Allons goûter, au fond des gorges solitaires,
L'apaisante fraîcheur des arbres séculaires,
Des arbres dieux, vainqueurs des ouragans maudits !

Sous les rameaux parés de pourpres automnales,
Allons voir apparaître, à l'horizon lointain,
La mer harmonieuse et les coteaux sereins,
Baignés de tiède azur et d'odeurs végétales !

Il semble que la nuit hésite à revenir,
Et le soleil s'attarde à caresser la terre :
Vains efforts ! la nature est pleine de mystère
Et les arbres ont l'air de rois qui vont mourir !

Les arbres vont mourir, la paix est sur les choses,
Et la mélancolie est au fond de mon cœur !
Cet automne qui vient me remplit de langueur,
Et j'ai trop respiré le parfum de ces roses.

Comme le voyageur, après avoir vieilli
Sous des soleils trop forts, parmi trop de tempêtes,
Rêve d'ombrages, de jardins et de retraite,
J'ai besoin de repos, de silence et d'oubli.

Mais connaîtrai-je, hélas ! ce calme magnifique,
Et, lassé de fleurir et de porter des fruits,
Saurai-je aller sans peur aux éternelles nuits,
Dans la paix de l'automne et du soir bucolique ?

Heureux qui peut mourir dans son humble maison,
Lorsque meurent les bois et les roses sauvages,
En regardant au ciel la fuite des nuages
Ou de beaux oiseaux d'or glissant à l'horizon,

Et s'étendre, étranger aux humaines ivresses,
Au sein de la forêt maternelle, et dormir,
En écoutant le vent passer comme un soupir,
Parmi l'impétueux galop des Centauresses !

LE TOMBEAU D'ADONIS

Le sol arcadien cher aux Grâces heureuses,
Ses bois de lauriers noirs et ses fontaines creuses,
Ses ruchers parfumés de sauvages senteurs,
Et le troupeau charmant de ses jeunes pasteurs
Ont à jamais cessé d'admirer ton visage.
On ne te verra plus poursuivant au passage,
D'une course rapide et de traits meurtriers,
La biche défaillante aux cris des lévriers.
On ne te verra plus sur les routes encore,
De ton bras vigoureux et de ta voix sonore,

T'exercer à dompter et mener sous le frein
Les sauvages chevaux captifs aux chars d'airain.
La mort t'a rappelé, dans la verte jeunesse,
Loin de la vie aimable et du jour qui caresse.
Sous les sombres lauriers où pour jamais tu dors,
Ton amante, Vénus, a retrouvé ton corps,
Et les Grâces en vain à lui plaire empressées,
Ont mis de longs baisers sur tes tempes glacées.
Le dieu jaloux était plus fort que leurs douleurs,
Et ton sang a souillé les mousses et les fleurs.

Mais de ce sang d'amant versé parmi les roses,
Des anémones délicates sont écloses,
Et sur l'autel rustique à tes Mânes dressé,
Des groupes amoureux en passant ont laissé
Des olives, du miel nouveau, des figues mûres,
Et leurs noms enlacés dans les écorces dures.
Les bergers d'Arcadie aussi venaient parfois,
Tandis que leurs troupeaux erraient parmi les bois,
Te souffler des airs doux sur leurs flûtes légères,
Et le passant qui, sous tes lauriers funéraires,

Trouvait l'ombre agréable et propice à son corps,
Te vouait un sommeil heureux parmi les morts.
Ainsi le souvenir de ta belle jeunesse
A pu se conserver et demeurer sans cesse.

Adonis, aujourd'hui les hommes oublieux
N'ont plus le culte de la Terre et des Aïeux;
Ils ne connaissent plus la Beauté souveraine,
Et la mer ne sait plus la chanson des Sirènes,
Et la lyre d'Orphée est perdue à jamais !
Nous vieillirons dans le silence et dans la paix,
Au fond de quelque ville obscure et sans histoire,
Sans connaître jamais les lauriers de la gloire,
Et sans revoir jamais les jours harmonieux
De ta beauté, de ta patrie et de tes Dieux !

LES MÉTAMORPHOSES

Ah ! jeunesse, ornement frivole des années,
Chaque saison qui passe et vous effleure un peu
Fait votre voix plus grave et vos grâces fanées,
Et nous sentons en nous s'éteindre comme un feu !

Qui nous rendra le cœur enthousiaste et tendre ?
Vous nous avez ouvert vos jardins enchantés,
Mais vos fruits, ô Jeunesse, ont le goût de la cendre,
Et nous ne goûtons plus vos calmes voluptés.

Où sont tout ce qui fut la Sulamite brune,
Grâce des mouvements et souplesse du corps,
Et ces bras parfumés frais comme un clair de lune,
Et ces flots de cheveux sombres comme la mort ?

Les poètes anciens, à la Beauté propices,
Ont immortalisé les nobles passions :
La chevelure de la reine Bérénice
Luit encore parmi les constellations ;

La beauté d'Adonis vit dans une anémone ;
Hyacinthe et Narcisse embaument le printemps.
La Fable a la douceur des roses de l'automne,
Et nous fait oublier les plaisirs inconstants.

Fables charmantes où je puise mes délices,
Consolez-moi de vivre et d'avoir vu mourir
Mes jardins et mes bois et la belle Eurydice,
Car l'âge pèse à qui vieillit sans souvenirs !

LA BELLE SARRASINE

La cour seigneuriale où tu vendais des fleurs,
Avec ses frais arceaux et ses dalles de marbre,
Et le jardin que l'on devine dans les arbres,
Ne parlent-ils jamais d'autrefois à ton cœur ?

Sans doute, aux jours heureux de l'ère sarrasine,
L'on t'eût vue apporter avec tes bras légers
L'amphore lourde au bord de la margelle fine
Des puits arabes endormis sous les cyprès.

Tes aïeules, jadis, aux jardins de Grenade,
Se promenaient parmi les bassins et les fleurs,
Et la tête parfois d'une d'elles, sultane,
Souilla le marbre blanc des fontaines en pleurs.

Il n'est resté de ces époques de l'histoire
Que de rares chansons de plaisir et d'amour,
Dont ta bouche d'enfant a gardé la mémoire,
Et qu'un gardien chantait dans une vieille tour.

Elle redit, ta voix, sous les frais sycomores,
La romance du vieil amant Abencérage,
Ou le secret charmant qu'échangèrent deux roses
Dans les jardins de Boabdil, roi de Grenade.

Et le souvenir doux et riant t'apparaît
De jours prospères et de saisons opulentes,
En de riches vergers et sous de verts bosquets,
Où campa la blancheur lumineuse des tentes.

CAROLINE D'OPORTO

Mon souvenir remonte aux rives du Douro,
Où les jours sont légers, calmes et monotones,
A la maison de Caroline d'Oporto,
En briques de faïence à fleurs roses et jaunes.

Elle s'y tient dans une salle peinte en blanc,
Où des fauteuils en bois des îles se balancent;
Un singe vert, assis, regarde en grimaçant
Sur un tapis de l'Inde aux mourantes nuances.

Caroline se poudre à la poudre de riz,
Pour mieux montrer ses grands yeux noirs, ses lèvres peintes,
Et son image complaisante lui sourit
Au fond d'un vieux miroir aux dorures éteintes.

Elle sourit, avec le même cœur léger,
Au printemps renaissant, au vent chargé d'aromes,
Au jardin clos où sont fleuris les orangers,
Aux regards de désir que lui donnent les hommes.

Pure et froide comme les blancs camélias
Épanouis devant sa porte de faïence,
Elle n'a pas senti s'imposer à ses bras
Le désir de l'amant et sa toute-puissance.

Ah ! quand viendra le jour réglé par le destin,
Quand du vaisseau fatal elle aura vu descendre
Celui qui doit passer le seuil de son jardin,
Comme elle sera faible, et défaillante, et tendre !

Ce cœur d'indifférence et de légèreté,
Comme il sera soumis, comme il sera docile,
A l'appel de l'amour et de la volupté,
Et que d'amers regrets pour un bonheur fragile !

Jeune femme, vers qui s'en va mon souvenir,
Vivez, n'attendez pas l'instant qui vous menace ;
Une à une cueillez les roses du plaisir,
Donnez à chaque jour un peu de votre grâce.

Comme l'aurore tendre et le jeune printemps,
Pleins de vives odeurs et de fraîches corolles,
Faites à tous, dès aujourd'hui, le don charmant
Des beautés de ce corps indolent et frivole.

Et, libre ainsi du joug d'un seul dominateur,
Vous attendrez sans peur l'automne inévitable,
Pour avoir su jouir à l'heure et dans sa fleur,
Du temps de la jeunesse heureuse et délectable.

LES NEIGES

On ne dira jamais combien vous êtes belles,
Neiges divines, qui régnez sur les montagnes,
Ni comme est grande la tristesse qui nous gagne
A soupirer après vos blancheurs éternelles !

On ne pourra jamais vous asservir, ô rudes,
Et nul homme sur vous n'a pu mettre sa trace,
Et seuls, les grands oiseaux voyageurs de l'espace
Ont exploré vos merveilleuses solitudes !

Pourrai-je voir un jour vos champs mystérieux,
O pays inconnu, frais et silencieux,
Qui m'attirez dans la clarté des soirs lunaires,

Et connaîtrai-je enfin, dans vos immensités,
Ce charme exquis des indomptables libertés
Qui font les cœurs plus forts et les œuvres plus claires

LA MAISON DE LA PAIX

J'ai bâti dans mon rêve une calme maison
Sur la route qui mène aux Alpes d'Italie,
Un coin de solitude où l'âme se replie
Pour ne vouloir que paix et que sage raison.

Un tilleul est en fleurs auprès d'une fontaine,
Et du seuil ombragé de pampres merveilleux
L'œil peut voir tous les jours la chaîne des monts bleus
Avec les sombres pins et la neige lointaine.

Quand pourrai-je, discret et tendre voyageur,
Apercevoir de loin la maison de mon cœur
Offrant à mon repos sa retraite charmante,

Et goûter, à l'abri de tout humain souci,
Le beau geste d'accueil de Béatrice à Dante
Et le sourire aimé des femmes de Vinci ?

LA PLAINTE DU BERGER

Délices des beaux jours! Jouissance de vivre!
Te voici de retour, Printemps voluptueux!
Nous n'avons plus le cœur si jeune et si joyeux,
Et tes vents parfumés cependant nous enivrent!

Il reste un peu de neige aux pics les plus lointains;
Mais on peut, tout le jour, à l'ombre des platanes,
Respirer à loisir la douceur catalane
Et l'odeur fraîche des lilas de ces jardins.

J'entends chanter l'eau claire au cœur de la ravine ;
Dans la verdure tendre et dans les cieux légers
Un arome de foins et de fleurs de pommiers
Circule et vient mourir au bord de mes narines,

Et tu reviens déjà par la porte du jour,
Avec l'Aurore, les colombes et les roses,
Frère des voluptés et des regrets moroses,
Délicieux, et tendre, et redoutable Amour.

LE DÉPART

Lorsque viendra le temps où l'on vanne le blé
Dans l'air plein de soleil et de poussières claires,
Et que dans la douceur des longs soirs de l'été
La brise de la mer soufflera sur les aires,

Comme nous serons loin de la maison des champs,
Où jusqu'ici nous ramenèrent, chaque année,
Le bel été paré des fruits les plus charmants,
Et le calme infini de ses chaudes journées !

Nous ne connaîtrons plus le plaisir simple et sûr
De tourner notre vue éperdument heureuse
Sur un large horizon de collines d'azur
Et d'oliviers légers dont l'ombre est lumineuse.

Nous chassions tous les jours les grands vols de perdre
Que nos beaux chiens faisaient lever dans les bruyère
Le goût du bain réunissait au sein de l'eau
Nos jeunes corps épris de voluptés légères !

France, nous respirions, dans toute sa douceur,
L'air du pays natal, l'air de miel et de roses !
Racine et Fénelon enchantaient notre cœur !
Mais le charme de vivre est fait de peu de chose.

Maintenant, dans le port s'agitent les vaisseaux ;
Le soir va recouvrir les campagnes de France ;
Nous laisserons au fond des bois et des ruisseaux
Notre jeunesse et notre heureuse insouciance !

LA BELLE DE ROSAS

Quand l'automne fera mûrir la verte olive
Sur l'Albère espagnole, aux bouches de Rosas,
Quand l'arbousier sauvage au milieu des stevas
Donnera de son fruit la pourpre claire et vive,

Tu pourras respirer en toute liberté
Les mourantes chaleurs et la douceur marine,
Et le vent d'Ampourdan remplira ta poitrine
Des suprêmes odeurs de la maturité.

Les beaux après-midi te permettront encore
Les délices du bain et de la nudité,
Et le flot roulera sur ta fragilité
La blancheur de l'écume et la vague sonore.

Mais tandis que le hâle et le sel de la mer,
Pénétrant à travers ton châle de Manille,
Coloreront ta chair tendre de jeune fille
Comme une orange fauve aux feux du bel hiver,

Ma pensée éloquente avec ma poésie,
Voyageuses du large et du flot incertain,
S'en iront lamenter en un pays lointain
La douceur de ton nom et ma mélancolie.

Emporté pour toujours dans le vent des adieux,
J'aurai cessé de voir le golfe, et les collines,
Et les mâts de Rosas, et les tours sarrasines,
Et les bois de l'Albère où reposent mes Dieux,

Et tu resteras seule au milieu de l'automne,
Comme un arbre paré de ses ramures d'or,
Avec le regret vide et le goût de la mort,
Et la morne rumeur de la mer monotone !

VERS DORÉS

Si tu sais que le monde et que ton existence
Sont le songe des Dieux maîtres de la raison,
O toi qui goûtes les bienfaits de la science,
Envisage la mort comme un calme horizon.

Cueille et savoure au cours de tes belles journées
Les fruits de ton été splendide et glorieux;
Mais sache te lever, la tête couronnée,
Sans regretter la vie au tumulte joyeux.

Alors, au point d'aller au séjour des ténèbres,
Salue en souriant les Messagers funèbres,
Le Sommeil pacifique et le Silence froid,

Qui pour fermer tes yeux et pour clore ta bouche,
Avec la majesté des prêtres et des rois,
Seront debout auprès de ta dernière couche.

LE GÉNIE DU REPOS

Sous le figuier antique où dorment les aïeux,
Le génie accoudé garde les lèvres closes;
Ses cheveux sont bouclés et couronnés de roses,
Et tout son corps est beau comme le corps des Dieux.

Immobile et muet parmi les phénomènes,
Il veille gravement à la porte des morts,
Et la vie, à ses yeux tournés vers d'autres bords,
Est un grossier tissu formé d'images vaines,

O viens, un jour, avec ce visage charmant,
Clore à jamais mes yeux de poète et d'amant,
Mélancolique ami des calmes sépultures,

Et, parmi les rosiers et les ruches à miel,
De tout trouble garder mon repos éternel
Dans le silence doux des époques futures !

LA MORT

Le vent souffle comme la mort dans les platanes,
Décapitant les coupes roses des pavots,
Et le morne jardin est le champ de repos
Des feuilles jaunes et des roses qui se fanent.

Mais quand résonneront les flûtes de l'avril,
Auprès de l'eau, rameaux verdis, roses sanglantes,
Et pavots revêtus de pourpres somnolentes
Reparaîtront avec des parfums plus subtils.

Ainsi le Temps agit, et nos cendres reposent
Sous la flore gravée au flanc des urnes d'or :
Mais c'est pour s'éveiller du sommeil de la mort,
Et renaître, le cœur nouveau, comme les roses.

Rien ne finit, tout change, et, dans les corps nouveaux,
Les atomes s'allient d'après les mêmes règles,
Et c'est comme le vol admirable des aigles,
Une marche ascendante et noble vers le Beau.

Mystères ravissants de la Métamorphose !
L'écume amère sur la vague qui déferle
Fait la nacre ondoyante et fraîche d'une perle,
Et le corps d'Adonis devient une anémone !

C'est pourquoi, loin d'appréhender tes changements,
J'oserai maintenant te regarder en face,
O Mort, car tu n'es rien qu'un changement de place
Sur les immensités de l'Espace et du Temps.

DEUXIÈME PARTIE

LES ROSES D'ÉMYRNE

A Henri de Régnier.

LA BELLE IMÉRINIENNE

S'il m'est donné d'aller respirer de nouveau
Le jour austral et la douceur de ton haleine,
La terrasse où fleurit la rose de la Reine
Fixera pour toujours ma vie et mon tombeau.

Auprès de toi porté par le vent des voyages,
J'y serai l'esprit calme et les sens apaisés,
Dans l'amour de ton cœur, plus doux à mes pensers
Que la saveur du miel et des mangues sauvages.

Je t'y retrouverai dans toute la beauté
Du sang des Rois et de la race finissante,
Comme s'élève la fougère arborescente
Sur la terre des bois d'ombre et de vétusté,

Et chaque jour, penché sur ta chaude poitrine,
Je verrai refleurir, sous un climat uni,
Au milieu de l'espace et du vent infini,
La pervenche du Cap et la rose de Chine.

Je reverrai le paysage désolé
De terre rouge et de montagnes volcaniques,
Et les arbres perdus des plateaux désertiques,
Mornes, dans la splendeur du jour inviolé;

Et quand se lèveront du fond des nuits sereines
La Croix du Sud avec les constellations,
Je pourrai m'endormir exempt de passions,
Entre tes bras plus frais que les eaux des fontaines.

Ramène-moi bientôt, suave et bel Espoir,
Aux rivages de l'île où vole ma pensée,
Et sur l'Émyrne haute, où, seule et délaissée,
M'attend l'Imérinienne, assise au fond du soir.

Fais-moi goûter, après l'ivresse du voyage,
Loin des bruits du navire et du flot agité,
La paix, dans ses cheveux, des tièdes nuits d'été,
Et sur son corps, l'odeur de la terre sauvage ;

Et notre amour, nourri dans le vent des plateaux,
Du suc de sa jeunesse et du sang de sa race,
Revivra dans mes vers, plus fort et plus vivace
Que la liane verte aux pierres des tombeaux !

LES ADIEUX AU VAISSEAU

Vaisseau qui vas revoir le rivage de France,
Et la blanche Provence, et le ciel boréal,
Que les vents te soient doux, qu'un flot toujours égal,
O Vaisseau de mon cœur, t'emporte et te balance!

Dans tes bois parfumés, fils des forêts du Nord,
J'avais mis, en partant, toute ma destinée,
Et tu m'as bien conduit sur la terre éloignée,
Aux limites du sud, du large et de la mort.

J'invoquerai pour toi les Déesses humides,
Et les Dieux inconnus des mers de l'Équateur,
Et par eux, tu fuiras l'ouragan de malheur,
Le pirate africain et les roches perfides.

Je graverai ton nom, avec ces vers d'adieux
Au tronc de ce manguier sauvage et solitaire,
Et puis je prendrai seul la route de la terre,
Vers les plateaux d'argile et les bois d'arbres bleus.

Adieu, le soir descend, la grande nuit s'avance,
La Croix du Sud déjà scintille au zénith clair,
Et bientôt le phosphore éclairera la mer,
Adieu, mon beau Vaisseau qui vas revoir la France !

Je reste seul, avec le poids du souvenir.
Le vent du Sud, chargé de sel et d'amertume,
Qui fait pencher ta proue et s'effranger l'écume,
Rend mon cœur triste et désolé jusqu'à mourir.

Mais la rose fleurie aux portes de la Reine
Et les filles du Sud, belles comme le soir,
Sauront bientôt en moi tenir et prévaloir,
Contre ce que je laisse aux flancs de ta carène,

Vaisseau porteur du pavillon à trois couleurs,
Qui fends l'onde déjà pour voir d'autres contrées,
Et retrouver l'automne aux zones tempérées,
Et mes grands bois de France aux mourantes splendeurs

LE BEAU VOYAGE

J'aurais voulu pouvoir célébrer, ô Voyages,
La merveille du monde et terrestre et marin,
Et, comme un conquérant riche de son butin,
Remplir de mon savoir un livre aux belles pages.

Mais en vain j'aurai vu, sous l'ardeur des Soudans,
Le sable du désert onduler et reluire,
En vain bravé la mer au hasard du navire,
Et l'Équinoxe sombre avec les ouragans.

Les Dieux, me réservant pour une autre entreprise,
Ont préféré me rendre à la sombre beauté
Des terres hautes où mon cœur était resté,
Comme un ficus perdu dans la montagne grise,

Et mes yeux ont revu la grande île émerger,
Et le vieux cap blanchir sous l'écume marine,
Cependant que du sud montait vers ma poitrine
Tout un parfum de terre rouge et d'oranger.

Bientôt, c'était l'Émyrne à mon amour rendue,
La grande herbe au sortir du silence des bois,
Et le plateau stérile, et le vent des jours froids,
Et les lieux où se plut ma jeunesse éperdue.

O Voyages, vous n'avez pas changé mon cœur,
Si vous avez fait plus vaste ma connaissance !
Je me retrouve encor, et mon intelligence
Respire le passé comme une heureuse fleur.

Douceur sauvage, isolement, mélancolie,
Dont toute ma pensée à gardé le reflet,
Et cette nonchalance où chaque jour coulait
Comme une belle eau claire au jardin de ma vie,

Tout me rappelle, et me ramène, et me reprend !
Ah ! laissez-m'en goûter encor la jouissance,
Et chanter dans la fleur du langage de France,
Le destin de mon cœur ardent et défaillant !

LA ROSE D'IARIVE

Lorsque le vent venu des lointaines forêts
Désolera l'espace aux cimes de ton île,
Et la terrasse haute où dorment mes regrets
Au milieu des tombeaux et de l'herbe stérile,

Renaissante et vivace, et suave, parmi
L'immensité du ciel et des terres arides,
La rose d'Iarive aura tôt refleuri
Pour parfumer tes jours monotones et vides.

Ainsi quand la fortune emportait mon vaisseau
Loin de l'île sauvage et des plages australes,
Et que mon cœur tremblait au vent comme un lambeau
De pavillon battu par toutes les rafales,

Ton image éloquente au champ de mes pensers
Me ramenait, du fond du temps et de l'espace,
Vers les rouges plateaux et les monts déboisés
Qu'illustrèrent ton nom, ta fortune et ta race.

Ta chair belle et délicieuse comme un fruit,
Ta longue chevelure aux splendeurs ténébreuses
Comme le fond des bois et l'ombre de la nuit,
Tout évoquait en moi les voluptés heureuses.

Ah ! si quelque regret plane encor sur ton cœur
Comme un oiseau mauvais sur la haute vallée,
Respire cette rose, et souris au bonheur
Qu'attendait ta pensée à la mienne mêlée.

Car les temps sont pour nous désormais, et les Dieux,
Maîtres de l'océan, des vents et des nuages,
Ont conduit sur les flots mon cœur aventureux,
Et le destin qui me rattache à tes rivages.

La Croix étincelante et le Navire austral
Ont marqué sur la mer ma route solitaire,
Et du fond de la nuit, le vent continental
M'a porté les odeurs des bois et de la terre,

De la terre où, pour moi, ne cessaient de fleurir
Sur les sommets perdus de l'Iarive ancienne,
Sœurs jumelles au champ égal du Souvenir,
La Rose pourpre et la Douceur imérinienne !

LES OMBRES HEUREUSES

Les deux femmes au teint de cuivre sont venues,
Avec le soir, sous les sauvages orangers,
Et leurs cheveux épars sur leurs épaules nues,
Dessinaient des anneaux légers.

Leur front était paré d'une rose de Chine,
Le vent tiède et le souffle odorant du désir
Gonflaient légèrement leur suave poitrine,
Siège adorable du plaisir.

Leur bouche fraîche s'est unie à notre bouche,
Elles nous ont offert des colliers de jasmin,
Et la nuit claire les retint sur notre couche,
Amoureuses jusqu'au matin.

O bois, plateau sauvage, île sombre et lointaine,
Je vous donne à jamais ma pensée et mon cœur,
Pour toutes vos beautés dont ma mémoire est pleine,
Et pour ces femmes de couleur !

★

L'âme heureuse d'une lointaine Malaisie,
D'où jadis les anciens de ton nom sont venus,
Parfume, à la façon d'une essence choisie,
L'ombre chaude de tes seins nus.

Tes cheveux sont les bois profonds, et ta poitrine,
La plage haute où bat, comme un tiède océan,
Le souvenir caché des terres d'origine,
Sous la pourpre sombre du sang.

Porté vers toi, comme vers l'île des délices,
Mon cœur aborde, avec l'oiseau de paradis,
Et les vents tout chargés de senteurs et d'épices,
Aux rivages où tu souris,

Et, dans ce pays rouge aimé des Dieux sauvages,
Tes mains douces, avec le temps consolateur,
Ont tôt fait d'effacer la marque des orages
Sur ce vaisseau que fut mon cœur !

★

Cesse de m'agiter, ô démon des voyages,
Et toi, cher sentiment de mon pays, tais-toi,
Voix trop tendre, qui murmures au fond de moi,
Comme le bruit des flots au creux des coquillages.

J'ai bâti ma demeure à côté d'un tombeau,
Sur les plateaux du vent et de la terre morte;
L'ombre d'un camphrier marque devant ma porte
Le passage embaumé de chaque jour nouveau.

Des femmes aux pieds nus viennent ; leurs chevelures,
Belles et souples, se dénouent entre mes mains,
Et leurs corps toujours prêts d'amoureuses sont teints
De la couleur du soir et des oranges mûres.

Le bien que j'ai trouvé chez les Dieux étrangers
M'a changé mon exil en faveur de fortune :
Je ne céderai pas à ta plainte importune,
Voix tentatrice du voyage et des dangers !

★

Le parfum des lilas de Perse nous ramène
L'accroissement des jours et le printemps austral ;
Déjà le vent de l'est, moins rude et plus égal,
Laisse fleurir la rose au Palais de la Reine ;

Déjà l'oiseau pourpré de la chaude saison
Dispute le pollen à la sauvage abeille ;
Les cafés sont en fleurs, notre cœur se réveille,
Et tout le soir vermeil entre dans la maison.

Sous le bougainvillier, sous la liane aurore,
Des sièges de jonc frais invitent au repos;
Sur la table, les fleurs et les fruits tropicaux
Nous attendent, avec le thé qui s'évapore.

Ah! respirons l'évanouissement du jour,
Tandis qu'autour de nous, un esclave docile
Va renouveler l'eau des carafes d'argile,
Et que remonte au ciel la belle nuit d'amour!

★

Je me suis dit : reposons-nous sur le présent,
Ce beau jour est à nous, respirons-en l'essence,
Et goûtons jusqu'au bout toute la jouissance
De la saison nouvelle et du vent caressant.

La chair de ma maîtresse est chaude et colorée,
Comme le soir austral au fond des bois ombreux,
Les parfums de la nuit flottent dans ses cheveux,
Ses baisers sont plus doux que la mangue sucrée.

Que peuvent contre nous les choses de demain,
Le moment des adieux, les appels du navire,
Et les rivages où le sort doit me conduire,
Si l'aujourd'hui suave et calme est notre bien?

Et je reviens, sur ta poitrine chaleureuse,
Poser mon front exempt de trouble et de souci,
Et retrouver, au sein du bienfaisant oubli,
Le silence et l'odeur de la mort ténébreuse!

★

Si quelque souvenir, plus tard, conduit tes pas,
Et te fait déplorer la douceur en allée
Du vent que parfumait la fleur des daturas,
Et la chute du jour au fond de la vallée,

Si ton esprit, à l'horizon des arbres bleus,
Évoque en songe les déesses inconnues,
Et l'époque lointaine où sous les bois ombreux,
Vivait la race heureuse aux belles formes nues,

N'ouvre pas au regret la porte de ton cœur,
Jouis de chaque chose et de chaque journée,
Et ne t'attache pas à vouloir ce qui meurt,
Hormis cette amitié dont notre âme est ornée,

La pieuse Amitié, gardienne des tombeaux,
Qui, par delà l'espace et le temps de la vie,
S'honore de tenir en ses doigts clairs et beaux,
Une rose toujours odorante et fleurie !

★

Aux heures du soir chaud, quand ton corps de couleur,
Encore ruisselant de l'eau de la baignoire,
Reprenait, sous les mains de ton esclave noire,
Sa souplesse et sa bonne odeur,

Notre maison, aux colonnes de pierres blanches,
S'empourprait de la fleur des bougainvilléas;
Nous regardions, dans le parfum des daturas,
La mort du jour entre les branches,

La mort du jour austral, calme, suave et beau,
Sur les terres au loin de rose colorées,
Et ton geste montrait les collines sacrées
Dans le clair de lune nouveau.

L'âme obscure du sol, des bois et de la race
S'éveillait comme d'un songe immémorial,
Cependant qu'à nos cœurs s'imposait sans rival
Tout le silence de l'espace !

★

Ton amour restera sur mon cœur tourmenté,
Comme un arbre paré de feuillage nocturne
Aux stériles hauteurs de l'île taciturne
Où les Dieux vers toi m'ont porté.

Les vents tumultueux, les oiseaux de passage,
Mêlés à mes pensers, leurs frères dédaigneux,
Hanteront seuls la cime et les rameaux ombreux
Découronnés par chaque orage;

Et la fleur double que l'orgueil et que l'amour
Feront s'épanouir en pourpre ténébreuse,
Remplira du parfum de sa présence heureuse
Le mystère de chaque jour.

Ah ! qui vous gardera des mains profanatrices,
Arbres perdus, fleurs rares, cœurs passionnés,
Quand reviendra le temps des adieux résignés
Devant les mers séparatrices !

L'OFFRANDE DES GLAÏEULS

Je t'apporte les fleurs de l'arrière-saison,
Les fleurs de feu, les fleurs de sang, glaïeuls sauvages,
Éclat suprême de la terre en pâmoison
Aux limites de l'herbe haute et des orages.

Elles s'ouvraient aux abords bleus de la forêt
Comme l'orgueil dernier et la plus pleine joie
De tout l'espace morne et du pays muet,
Où le vent éperdu se déchaîne et tournoie,

Et sous ces fleurs, il m'a paru que ta beauté,
Riche de tout le sang des races disparues
Et des feux de la terre en sa maturité,
Revêtait à mes yeux des splendeurs inconnues,

Et que je découvrais avec les jours nouveaux,
L'épanouissement en toi de ma pensée,
Ile heureuse apparue au fond des vastes eaux,
Calme soleil après la sombre traversée.

Pensée haute, saison glorieuse, âge mûr !
Dans notre cœur ardent, palpitant et vivace,
Vous avez imprimé, comme un stigmate sûr,
L'ineffaçable trait du temps et de la race !

Au fond des bois, sous les dzahâns vastes et vieux,
Nous sentons chaque jour nous fuir l'insouciance,
Et s'épuiser en nous la jeunesse des Dieux,
Aux révélations de notre conscience,

Et lorsque, plus troublante, au tomber de la nuit,
L'odeur lointaine des sauvages orchidées
Nous arrive du fond des espaces où luit
Le feu des astres d'or et des traces lactées,

Le plaisir s'ouvre à nous comme un tombeau fleuri,
Sous les inscriptions vaines et les guirlandes,
Et notre âme, alentour, erre comme un esprit
Revenu pour cueillir d'incertaines offrandes.

Pareilles à ces fleurs de pourpre et de vermeil,
Ta beauté somptueuse et ma pensée altière
Ont l'éclat de la mort, du sang et du soleil,
A l'horizon perdu de l'herbe et de la pierre.

Reçois-les donc, avec tout le poids de mon cœur !
Qu'elles soient désormais ta joie et ta parure,
Et l'enchantement sombre et la suprême ardeur
De ta chair colorée et de ta chevelure !

Et quand viendra le jour où s'ouvriront pour toi
Le suaire de pourpre et la porte nocturne,
Tu pourras saluer, sans pleurs et sans effroi,
La Mort, entrée en visiteuse taciturne,

Car mon vers immuable, aux bords de l'avenir,
Aura porté ton nom, ton culte et ton image,
Et tout ce qu'en ton être auront fait resplendir
L'âme d'ombre et le sang de l'Émyrne sauvage.

MÉDITATION A IKALOÏ

Lorsque les derniers feux de l'âge et du plaisir
S'éteindront en vos cœurs, chères Voluptueuses,
Que vos grâces ne seront plus qu'un souvenir
Parmi des races oublieuses,

Lorsque mon nom, mon être et mon œuvre, incertains,
Seront perdus en quelque marche du royaume,
Lieu ruiné d'où se détournent les chemins
Et les entreprises de l'homme,

Tout n'aura pas péri pour nous, et les fervents
De l'amour, de la joie et de la beauté pure
Sauront rendre accessible au monde des vivants
La hauteur de notre aventure.

Vainement, à leurs yeux, la pourpre des linceuls,
La terre froide et les brumeuses matinées,
Parmi l'herbe sauvage et les fleurs des glaïeuls,
Croiront voiler nos destinées :

Notre passé, plus fort que le Nord nébuleux,
Se dressera pareil à l'image apparue
D'Ikaloï mélodieuse aux arbres bleus,
Émergeant de la terre nue.

Mont de charme et de mort ! Ce qui fut la cité
Chantante est devenu la forêt bruissante,
Et la porte de pierre au disque rejeté
S'ouvre pour une race absente !

Mais les grands éperviers qui planent sur la mort,
Venus de tous les points de l'horizon sauvage,
Au cœur des goyaviers surchargés de fruits d'or,
Trouvent encore leur breuvage;

Et sur la pièce d'eau lustrale où jamais plus
Ne puiseront les bras charmants des jeunes femmes,
La libellule bleue et la fleur de lotus,
Amoureuses, mêlent leurs âmes !

Chères, si, près d'entrer au Jardin de l'Oubli,
Notre ombre, lamentant sa déchéance vaine,
Regrette la douceur d'un bonheur aboli,
Ne cédons pas à notre peine;

Que les pensers heureux, que les plaisirs semés
Autour de nous, comme des roses répandues,
Fassent dès aujourd'hui les chemins embaumés,
Où nos traces seront perdues !

LE TOMBEAU D'UN JEUNE HOMME

Jeune homme, le seul reste et la dernière fleur
D'une race royale à jamais disparue,
Ta jeunesse fut sœur de ma grave douleur,
Je pouvais m'appuyer sur ton épaule nue.

Je pouvais, comme toi, dans le ciel du matin,
Saluer les beaux jours d'Émyrne à leur naissance,
Et cueillir de tes mains les mangues du jardin
Que la chaude saison gonflait de succulence.

Le suc des fruits, le miel des abeilles des bois,
Et l'eau légère de la source de la Reine,
Avaient moins de douceur que le son de ta voix,
Où chantait l'amitié confiante et sereine.

Et je pouvais enfin regarder, à mon tour,
Auprès de la maison, le vieux tombeau de pierre,
Sans craindre qu'à mes vœux dussent manquer un jour
Le linceul rouge avec l'offrande funéraire.

Or, le temps a passé sur ton front, et c'est toi
Qui, ravi pour toujours aux belles amoureuses,
As fléchi le premier sous la funèbre loi,
Et vu les sombres bords des ondes ténébreuses.

Ton Ombre, indifférente à l'humaine rumeur,
Habite maintenant les terres du silence,
Et l'infernale Nuit respire dans sa fleur
Le sauvage parfum de ton adolescence.

Comme les Rois déchus et les Dieux oubliés,
Tu recueilles l'honneur des pieuses offrandes,
Et les pleurs de ta mère, et les cheveux coupés
Des amantes en deuil, porteuses de guirlandes.

Ah ! si de tels présents, si l'amère rancœur
Où tant de pitié tendre aujourd'hui se désole
Peuvent te consoler, ô frère de mon cœur,
De la perte du vivre et du printemps frivole,

Ton sommeil sera doux à l'ombre des manguiers ;
Mais si quelque regret te possède, au contraire,
Et te fait lamenter loin des champs familiers,
Connais mieux ton destin et calme ta misère :

Car tu n'as des beaux jours à ton âge promis
Récolté que le miel et l'essence odorante,
Et la terre est légère à tes yeux endormis
Dans l'ivresse de la jeunesse défaillante.

Tu n'auras pas connu la tristesse de voir
Ta fortune et ton nom errer à l'aventure,
Sur la mer en tumulte, aux barrières du soir
Voilé d'incertitude et de rumeur obscure,

Ni senti sur ton cœur la nuit s'appesantir,
Loin de tes Dieux et des tombeaux de ton rivage,
Avec l'angoisse épouvantable de mourir
A l'abandon du vent, de l'onde et de l'orage !

A LA MÉMOIRE D'UN AVENTURIER

Le genêt de Bretagne et la rose de France,
Odorante douceur de ton pays premier,
Parent l'enclos funèbre où gît la souvenance
De ton destin d'aventurier,

Étranger blanc, aimé de la Reine barbare,
Audacieux, doué du génie inventeur,
Qu'enivra le premier comme une essence rare
Le parfum de la race en fleur.

Au fond de ce domaine où le siècle t'oublie,
La solitude et la ceinture des grands bois
Ont mis leur charme sombre et leur mélancolie
Sur ce qui reste d'autrefois.

Des arbres noirs, fleuris de rose et d'améthyste
Bordent l'ancien chemin par où la piété
Vint honorer en toi le seigneur et l'artiste,
Et que l'orage a dévasté.

Sur les murs ont verdi le figuier des ruines
Et la liane destructrice ; nul passant
N'éveille plus dans le silence des ravines
L'écho sonore du présent ;

Et la terre, alentour, âprement désolée,
La terre rouge, avec les herbages jaunis,
Ondule sous le vent, immense et dépeuplée
Jusqu'aux horizons infinis.

Mais le genêt, la rose et la grâce française
Marquent l'emprise assez du génie étranger,
Pour que ton ombre en son isolement s'apaise,
Et que ton sommeil soit léger.

Pour ramener à toi l'inconstante mémoire,
Il suffira toujours du parfum d'une fleur,
En marge d'un poème où s'écrira l'histoire
De cette terre de couleur.

Que ton grand souvenir évoqué dans ce livre
Ne pèse pas d'un poids trop lourd à mon savoir !
Mon nom te redevra la fortune de vivre,
Et mon destin sera moins noir,

Si je puis, à l'abri des jours que j'appréhende,
Sur ces marches d'Émyrne où te coucha la mort,
Dresser l'autel français sous la double guirlande
De la rose et du genêt d'or !

LA PLAINTE DES MORTS

La piété, jadis, au cœur de nos enfants,
Fleurissait comme un arbre aux vivaces racines,
Et le même esprit pur, depuis les origines,
Coulait comme une sève en ses rameaux puissants.

C'étaient les temps bénis où par les nuits premières,
Nos ombres, alentour des vieux tombeaux sacrés,
Se délectaient devant les grands linceuls pourprés,
Les offrandes d'argent, et l'odeur des prières.

Mais, de la bouche des Destins inattendus,
La tempête a soufflé sur le pays sauvage,
Et dans le ciel marqué des couleurs de l'orage,
Des signes effrayants, un jour, sont apparus.

Les Dieux heureux, les Dieux indigètes de l'île,
Troublés, se sont perdus au plus profond des bois;
L'épouvantable bruit de la chute des Rois
A retenti jusqu'en la paix de cet asile.

Nos enfants fugitifs ont disparu : leurs corps,
Sans sépulture, ont fait la pâture des bêtes,
Et nous n'entendons plus au-dessus de nos têtes
Que la rumeur du vent parmi les arbres morts.

Ah ! qui fera revivre autour des froides pierres,
Les chères voix, l'odeur des toits, les dons pieux,
Et les bœufs mugissants, et la faveur des Dieux,
Et l'ombreuse douceur des arbres séculaires?

Étranger, que le sort en ces lieux a conduit,
Et qui foules du pied notre colline sainte,
Arrête-toi ! prête l'oreille à notre plainte !
Nous implorons vers toi du fond de notre nuit !

Nous, les premiers d'Émyrne et l'orgueil de la race,
Maîtres du beau langage, et créateurs des lois,
Nous sommes aujourd'hui sans puissance et sans voix,
Fauchés avec le Temps implacable qui passe !

Nulle offrande, pour apaiser notre regret,
Ne nous arrive. La même âme indifférente
Habite, jusqu'aux bords où la mer se lamente,
La haute terre libre et la grande forêt !

Et la beauté du sang, la couleur malaisienne,
Germe rare venu de l'archipel lointain,
Tombe, s'épuise et meurt, comme un soleil éteint,
Au crépuscule de la gloire imérinienne !

Nous n'avons plus de foi, Passant, qu'en ta pitié !
Qu'elle s'effeuille, ainsi qu'une rose funèbre,
Au seuil de nos maisons de froid et de ténèbre,
Suprême offrande et fleur votive d'amitié ;

Et que les Dieux cléments de la terre étrangère,
Te ramènent ensuite, avec la paix du cœur,
Hors des chemins fermés où gît notre douleur,
A la douceur de vivre heureuse et passagère !

SONNETS EN L'HONNEUR DE L'IMÉRINIENNE

I

Belle que Du Bellay nomma sa verde Olive,
Et vous, Marie, honneur du pays de Bourgueil,
A qui Ronsard soumit sa gloire et son orgueil,
Aux bords élyséens où votre ombre est captive,

Vous avez emporté le noble souvenir
Qu'ils vous ont mérité dans la mémoire humaine,
Et gardez, au séjour de l'onde souterraine,
Un renom de beauté qui ne doit pas finir.

J'avais osé rêver pour toi, belle Barbare,
Lorsque je respirais dans le printemps austral,
Cette fortune et cet honneur plus que royal ;

Mais Phébus-Apollon de ses dons est avare,
Et si n'ai-je, au surplus, les moyens ni la voix
Du chanteur de Liré, ni du grand Vendômois.

II

Si les vents et la mer font qu'un jour je revoie
Mon rivage de France et ma province heureuse,
Et si les Dieux cléments m'accordent cette joie
De voir rentrer au port ma proue aventureuse,

A ta mémoire, honneur de toutes mes pensées,
Mes mains élèveront un blanc autel de pierre,
Où nos noms se liront en lettres enlacées
Sous la rose de pourpre et sous le sombre lierre.

Et j'y révérerai le Mercure étranger
Qui m'aura fait, d'un pied léger de passager,
Arriver sain et sauf au terme du voyage,

Et ce bel Apollon, père des vers charmants,
A qui je redevrai l'oubli de mes tourments,
Et ce qu'à ta louange inventa mon langage.

III

Lorsque la mort t'aura repris, ô Bien-aimée,
La beauté que tu tiens de la race des Rois,
Quand tu reposeras sous la tombe fermée,
Au milieu du silence et de l'herbe des bois,

Plus vivaces que les parfums et les guirlandes,
Dont s'accompagne le voyage ténébreux,
Mes vers demeureront les durables offrandes,
Dont tu t'honoreras dans le séjour ombreux.

Ils marqueront ta place aux rives élysées
Dans le groupe léger de celles que l'amour
Et les poèmes d'or ont immortalisées,

Apportant à ta suite au funèbre séjour,
Le charme inexprimé de la grâce indigène
Et la sombre beauté de ton île lointaine.

IV

Je ne livrerai pas le secret de ton nom
Aux jeux subtils de l'écriture et de la rime :
De toutes les beautés dont les Dieux t'ont fait don,
Il ne demeurera qu'une image anonyme.

Les cerveaux curieux s'exerceront en vain
Sur ton être incertain et pourtant véridique ;
Dans l'évocation du continent lointain,
Tu resteras mystérieuse et symbolique.

Car j'aurai fait flotter autour de ta beauté,
Autour de mon désir et de la volupté
De tes bras chaleureux et de ta chevelure,

L'esprit de cette terre où tu reçus le jour,
Et ce vaste inconnu dispersé sans retour
Dans la forêt sauvage et dans l'histoire obscure !

LES DERNIERS FRUITS

Fruits trop mûrs! les derniers d'une saison qui meurt,
Fruits marqués des couleurs et des feux de l'automne,
Opulence finale et suprême faveur
D'une terre qui s'abandonne,

Vous cédez au poids seul de la maturité,
Et nul vent froid, nulle cruelle intempérie,
En cet automne austral, calme comme un été,
N'a fait votre pulpe meurtrie.

Chaque jour qui s'en va fait place en souriant
Au jour nouveau qui vient, chaque morte ramure
Laisse sa part de sève au rameau verdoyant,
La fleur cède à la graine mûre;

Le vivre et le mourir ont la même douceur !
Mais pourrons-nous jamais, pleins de cette pensée,
Asservir au destin l'orgueil de notre cœur,
Et son ardeur désabusée ?

Comme un arbre penché sous la charge des fruits,
Notre bel aujourd'hui resplendit et décline
Sous un ciel revêtu de la couleur des nuits
Où déjà demain se devine.

O Terre, inspire-nous de ton enseignement !
Comme s'ouvre un épi, comme un fruit se détache,
Incline peu à peu jusqu'au renoncement
Ce cœur qui vainement s'attache,

Terre des Dieux perdus ! Terre que les tombeaux
Dénoncent à l'avance, à mourir condamnée
Dans la stérilité morne de tes plateaux,
Mais qui, face à la destinée,

Attises comme un feu splendide et terminal
L'éclat tombé du sang de tes races obscures,
Et les reflets derniers du bel automne austral,
A la chute des mangues mûres !

SUR LES TERRASSES DÉSERTES

Le songe inachevé d'un Roi jeune et charmant
Anima ta blancheur et ta mélancolie,
Colonnade de gloire et de pierre polie,
Où l'ombre du temps vieux met son enchantement.

Mais aux chemins perdus du Palais de la Reine
Ont grandi la liane et les herbes des bois,
Enserrant pour jamais au sein de l'Autrefois
La royale pensée et la splendeur ancienne.

Vaines comme les fleurs d'un jardin dévasté
Où s'abattit le vol des grands oiseaux de proie,
Tes colonnes, debout, ne chantent plus la joie
De dominer devant l'espace illimité;

Et l'esprit de la Terre et des Douze Collines,
Dispersé par l'orage à la bouche des vents,
N'habite plus le cœur oublieux des vivants,
Et l'homme ne sait plus où sont ses origines.

Telle, en son devenir, mon âme d'étranger,
Sous des Dieux innommés errante et méconnue,
Se perdra dans les nuits, avec la mort venue
Et le bref souvenir du siècle passager.

Nul n'en propagera la mémoire incertaine,
Et, dans la froide solitude des tombeaux,
Le vent cueillera seul, aux marges des plateaux,
L'inutile parfum de sa pensée hautaine.

Apre goût du néant chaque jour exalté !
En cette Émyrne aux désolations sublimes,
Des lisières des bois aux nudités des cimes,
Tu montes jusqu'à moi comme une volupté !

Ni le ciel d'Iarive, en sa douceur sauvage,
Ni le printemps du Sud, ni les rameaux en fleur
Des clairs pêchers, couleur de rose et de bonheur,
N'écarteront de moi la ténébreuse image,

Ni Celle même en qui mon désir vint chercher,
Comme l'avide abeille en la saison nouvelle,
Son aliment, et sa substance essentielle,
Plus douce que le miel sur la fleur de pêcher :

Car son corps composé de beauté vespérale,
De majesté vétuste et de sang de couleur,
Gardait, sans le savoir, le reflet et l'odeur
De la terre sans âge, ombreuse et végétale.

Ma pensée, aujourd'hui, songe d'un Roi sans nom,
Solitaire parmi les colonnades vides,
Regarde à l'horizon des montagnes arides,
Le vieux soleil qui meurt dans un dernier rayon,

Cependant qu'au travers de l'espace et de l'heure,
Par delà la forêt et les terres du vent,
Le Temps qui doit venir s'éveille et va montant
Aux limites où bat la mer extérieure.

L'ÉMYRNE IMMORTELLE

Haute Émyrne, pays de ténébreuse histoire,
Aucun vaisseau chargé pour d'autres continents
N'est allé révéler ta flottante mémoire
Aux étrangers indifférents !

Le flux de l'océan, ni l'ouragan du large
N'arrivèrent jamais jusqu'à toi; la forêt
Vierge et sombre t'enserre, et tient la haute marge
Des plateaux perdus au sommet,

Plateaux rouges, terres stériles, villes mortes,
Où sous un ciel fait de nuages et de vents,
Les tombeaux en ruine et les pierres des portes
Mêlent les morts et les vivants!

Mais aux buissons d'Ilaf, aux pentes d'Iarive,
Et dans Ambohimanga bleue au fond des bois,
La rose, chaque jour, sauvage et primitive,
Parfume le nom de tes Rois.

Et les mêmes enfants d'une race ignorée,
Voluptueux et beaux, foulent de leurs pieds nus,
Le sol des grands pays de terre colorée
Que leurs ancêtres ont tenus.

Odeur des roses renaissantes, calme ivresse
D'insoucieux amants assis près des tombeaux,
Vous avez, aux pensers de ma belle jeunesse,
Montré des horizons nouveaux!

Le jour pourra couler, le présent se détruire,
Et l'ouragan lutter là-bas avec la mer;
Je saurai conserver mon calme et mon sourire,
Et passer n'aura rien d'amer,

Car il te restera toujours, Terre sauvage,
Parmi tant de débris échoués sur tes bords,
Les chants où s'inscriront mon cœur et le passage
De ma jeunesse chez les Morts !

POUR UN PÊCHER FLEURI DE ROSE

Tu nous reviens sous tes rameaux fleuris de rose,
O pêcher du printemps sauvage et parfumé,
Dont nous avons déjà, dans ce jardin aimé,
Suivi la déchéance et la métamorphose.

Trois fois, sur ce tombeau de pierre blanche où dort
L'ancêtre au nom perdu d'une tige royale,
Nous avons vu, sous ta parure floréale,
S'animer le silence et sourire la mort.

Et trois fois, la douceur des grands vergers de France,
Avec ta fleur nouvelle, a pénétré nos cœurs !
Mais les jours sont comptés, bel arbre, où tes faveurs
Ne seront plus pour nous que vaine souvenance.

Voici finir le temps où l'oranger d'hiver
Incline sous les fruits sa ramure odorante,
Et déjà la senteur suave et pénétrante
Du camphrier renaît d'un feuillage plus vert.

Les grands vents alizés qui dévastaient naguères
Toute la solitude aride des plateaux,
S'apaisent sur mon cœur et sur les belles eaux,
Où vogue un blanc navire aux voilures légères.

Bientôt je t'aurai fait mes adieux, et ma main,
Empressée à pourvoir aux soins que tu demandes,
Aura cueilli sur toi les dernières guirlandes,
Charme futile d'un beau jour sans lendemain !

Mais si tu dois rester sans honneurs et sans maître,
Oublié comme un Dieu, près de ce vieux tombeau,
Bel arbre, mon ami, songe au printemps nouveau,
Par qui tu dois encor rajeunir et renaître !

Songe qu'il est peut-être, errante dans les bois,
Une Diane encore, inconnue et sauvage,
De qui jusques à toi s'exercent sans partage
Et l'obscure influence et les divines lois.

Puisse-t-elle à tes vœux être plus favorable
Que ne sont à mon cœur les destins ennemis,
Grâce auxquels je vais être emporté loin, tandis
Que s'éveille avec toi le printemps agréable !

Puissent longtemps encor, sur tes rameaux charmants,
S'épancher ses faveurs et la douceur australe,
Et tes roses bouquets, faisant la part égale,
Parer le seuil funèbre et le front des amants !

DERNIÈRES STANCES A L'IMÉRINIENNE

Donc, je n'aurai cueilli qu'une fleur passagère
De volupté, de songe, et de charme lointain,
La seule réservée à mon âme étrangère
Par les Dieux conducteurs d'un voyage incertain.

En vain, je me serai penché sur ta pensée,
Comme sur un miroir nocturne et ténébreux :
La douceur de savoir me sera refusée;
Rien ne m'aura livré le secret que je veux !

Tu resteras pour moi mystérieuse, et telle
Qu'un rivage apparu pour la première fois
Aux marins étonnés de quelque caravelle,
Avec la plage bleue et l'horizon des bois,

Et ce qu'aura laissé de pur et de vivace
Ton image en mon cœur, ne pèsera pas plus
Que ne pèse à l'esprit du voyageur qui passe,
Le charme extérieur des pays entrevus.

Grâces d'une saison ! Apparence trop vaine !
Vous ne serez bientôt, dans notre souvenir,
Qu'un peu de cendre éparse et de fable lointaine,
Un écho, par delà tout ce qui doit finir !

Encore un jour ! Encore une heure de passée
Comme un bel oiseau rouge au plumage de feu !
Et les vents auront fait, sous la molle rosée,
S'effeuiller ces bouquets de jacaranda bleu !

Pour honorer une trop brève jouissance,
Et pour me plaire encore une fois, laisse-moi
Poser dans tes cheveux cette rose de France,
Étrangère du Nord et du continent froid,

Et plus douce à sentir sur ta chair colorée,
Elle sera pareille au sentiment puissant
Dont mon âme suave et tendre est pénétrée
Pour ton Être de fleur, de silence et de sang !

LE GRAND DÉPART

Terre de mon exil, Émyrne montueuse,
Où j'ai pendant longtemps, sous un climat égal,
Respiré la douceur du continent austral,
Et cueilli de mes jours la fleur voluptueuse,

Quel lien invisible et quel charme secret
Vous attachent encore avec tant de puissance
Mon cœur près de se rendre aux délices de France,
Et me font du départ sentir tout le regret?

Un amer souvenir ramène ma pensée
Au fond de l'herbe vierge et des grands bois ombreux;
L'appel d'un Dieu perdu sous les feuillages bleus
Arrive jusqu'à moi comme une voix brisée;

Et mes yeux, destinés aux espaces nouveaux,
Voient mourir pour toujours dans la nuit sidérale
Les constellations sœurs de la Croix australe,
Au sein du ciel désert des sauvages plateaux.

Les dernières odeurs des pommes des jamroses,
Le dernier souffle de la terre et du grand vent,
Me pénètrent d'un charme étrange et décevant,
Et mon dernier beau jour se lève sur les choses.

Je sens que toute ma jeunesse, et que mon cœur,
Mon cœur naguère plein de volupté sereine,
M'abandonnent au seuil du jardin de la Reine,
Où le printemps austral s'éveille dans sa fleur.

O printemps coloré, lianes renaissantes,
Colonnes blanches du palais abandonné,
Et vous, île suave, à qui j'avais donné
Le meilleur de moi-même, ô Nature puissante,

Faites pour moi ce jour de départ et de mort
Si plein de voluptés, d'odeurs et de sourires,
Que la brise du large et le pont du navire
En gardent la saveur jusqu'aux terres du Nord;

Et que, dans mon esprit battu par les orages,
Se lève, au jour marqué, votre souvenir clair,
Comme l'appel d'un bœuf sauvage sur la mer,
Calme annonciateur des palmes du rivage !

LE TOMBEAU DE GAUGUIN

LE TOMBEAU DE GAUGUIN

Lorsque le Temps aura, belles Tahitiennes,
A tout jamais couché sous les grands arbres bleus
Vos corps de sombre nuit et vos grâces païennes,
Tout ne tombera pas dans le néant ombreux.

De ces visages fins et de ces formes nues,
De ces cheveux fleuris d'un hibiscus pourpré,
Et de ce geste d'amoureuse bienvenue
Que fait la main tenant un fruit vert ou doré,

Il restera le souvenir qui nous enchante,
Par l'effet du dessin et des belles couleurs ;
Vous serez à jamais vivantes, et charmantes
Du charme fruste et nu de vos îles en fleurs !

Vous garderez toujours votre grâce un peu rude,
Adolescent de cuivre aux membres assouplis,
Qui conduisez dans une ombreuse solitude
Un groupe rouge et blanc de chevaux du pays,

Et vous toutes, aussi, figures anonymes,
Petites filles aux colliers de jasmins blancs,
Femmes assises des rivages maritimes
Sous les arbres à pain et sous les flamboyants !

Car le Maître des traits et des belles nuances
Vous immortalisa sous son noble pinceau,
Et vous symbolisez pour nous les jouissances,
Et les enchantements d'un continent nouveau.

Nous qu'ont passionnés le goût des grands voyages,
La volupté des sens et la beauté du corps,
Apportons aujourd'hui nos vers et nos hommages
A l'Artiste couché dans le sein de la Mort.

Il repose dans la douceur océanienne,
Au fond d'un golfe bleu, sous des bois inconnus,
Sans qu'autour de sa tombe autre chose ne vienne
Que le bruit de la mer et le pas des pieds nus.

Jeunes femmes, prenez le voile funéraire,
Les fleurs de pourpre, les fruits d'or, le miel sucré,
Renouvelez pour lui le culte héréditaire,
Et l'offrande suprême, et le rite sacré,

Car il eut au plus haut, chères Voluptueuses,
Aux bords mélodieux du Pacifique austral,
Le goût de vos beautés sombres et somptueuses,
Et l'amour infini de l'archipel natal !

POÈMES DIVERS

Si commençay de cueur à souspirer.

CHARLES D'ORLÉANS.

STANCES A MARC LAFARGUE

J'ai respiré longtemps la fleur océanienne
Dans une ville de palais et de tombeaux,
Où s'attestaient encor les souvenirs royaux
Des temps passés de la grandeur imérinienne.

Le charme neuf pour moi du continent lointain,
Et les faveurs de quelques sombres amoureuses
M'ont pu faire oublier, en ces heures heureuses,
Mon Roussillon natal et son climat serein.

Mais aujourd'hui qu'il faut, dans les sables d'Afrique,
Aller vivre en exil sous les soleils brûlants,
Et voir tomber la fleur dernière de mes ans,
Immobile, aux confins du grand désert libyque,

Un amer sentiment m'occupe et me retient,
Et j'ai plus de regrets de ma France latine,
Que Du Bellay privé de sa terre angevine,
Ou qu'Ovide sur le rivage cimmérien.

En vain, j'aurai pour moi les neuf Muses savantes,
Le Dieu de la musique et le Père des vers :
Au point de naviguer sur de nouvelles mers,
La volonté dans ma poitrine est défaillante.

Cependant vous cueillez aux champs de Saint-Simon
Les fruits heureux de votre noble intelligence.
Lafargue, prolongez cette belle existence,
Dont s'honore votre œuvre et s'orne votre nom.

Chantez du même cœur vos bois et vos fontaines,
Votre neige pyrénéenne et vos amours,
Et que votre destin vous retienne toujours
De tenter le hasard des rives incertaines.

Car voici que déjà le vaisseau, loin du port,
M'emporte en l'inconnu des grandes nuits marines,
Et que le vent du large apporte à mes narines
Le souffle du naufrage et l'odeur de la mort !

AU ROYAUME DES SABLES

A Michel Aribaud.

I

D'autres pourront chanter, terres du grand désert,
La désolation vide des paysages,
Par les plaines de sel où luisent les mirages,
Et les sables mouvants comme l'eau de la mer ;

Ils pourront évoquer les villes inconnues,
Toutes grises, au fond de vos immensités,
Et, passant les confins des pays habités,
Les aventures des caravanes perdues.

Les douze mois ont fui monotones et beaux,
Et les Soudans de feu m'ont brûlé, sans que j'aie
Rencontré pour dormir la verte palmeraie,
Avec le puits d'eau douce et les tentes de peaux.

La Muse qui chanta l'olive et la grenade,
Et les monts bleuissants du rivage latin,
Attentive aujourd'hui, vers l'espace sans fin,
Écoute le galop des chevaux des nomades;

Le galop des chevaux, sombre comme la mort,
Dans les sables marqués des dernières défaites,
Où n'a jamais fleuri la rose des poètes
Et dont les cieux taris nous défendent l'abord.

Muse, pourquoi tenter de franchir la barrière?
Le destin qui m'est fait, je ne l'ai pas voulu,
Et ce n'est pas pour moi qu'un trésor est perdu
Au fond de ce désert sans cœur et sans frontière.

II

Les beaux chevaux venus de la Mauritanie,
Les chevaux blancs, teints aux crinières de henné,
S'ébrouaient au départ, et leurs naseaux tournés
Hennissaient au lointain de la brousse infinie.

Les hommes bleus, aux longs cheveux, qui les montaie
Parés de bracelets et d'amulettes saintes,
Se livraient, éperdus, aux brûlantes étreintes
Des vents rouges, venus des sables qui flambaient.

Par la route, où les puits démarquent par centaines
Les étapes, ils s'en allaient vers les cités
Que défendent, aux horizons illimités,
Les mirages et les histoires incertaines;

Ils s'en allaient revoir au cœur des belles nuits,
Des nuits blanches, au fond des pierreuses vallées,
Les terrasses de lune et les femmes voilées,
Que l'avare désert nourrit comme des fruits.

Et nous les prisonniers de la terre des fièvres,
Nous restions, évoquant, en de lointains départs,
Le rivage atlantique offert à nos regards,
Et la brise d'Europe agréable à nos lèvres;

Nous restions, et, bientôt, l'ombre du vaste soir
Avait fait disparaître à l'horizon qui bouge,
Les hommes bleus, les chevaux blancs et le vent rouge,
Et la figure souriante de l'Espoir !

NUIT DU DÉSERT

Attarde-toi, demeure, ô lente et belle Nuit,
Nuit du désert où se repose ma pensée !
Que ton ombre soit douce à ma force épuisée
Dans l'ardente chaleur du jour évanoui !

Sur ma toiture plate, un blanc tapis de laine
M'invite à m'allonger au sein de ta splendeur,
Où la voie Amalthée épanche sa blancheur
A l'infini des solitudes africaines.

L'éclat d'un feu de brousse à l'horizon perdu
S'éteint avec le cri d'une bête de proie;
Un grand apaisement au large se déploie,
Un peu de vent léger caresse mon bras nu.

O nuit, fais-moi goûter les songes agréables
Aux bords tranquilles du silence et du sommeil,
Et que je sois demain, au retour du soleil,
Soumis comme la terre aux lois inévitables !

Le temps viendra bientôt où j'aurai, pour toujours,
Laissé derrière moi les terres désolées,
Et, sur un grand navire aux voilures ailées,
Retrouvé mon pays, mon bien et mes amours.

Mais soit que l'été calme aux collines ombreuses
Éveille Endymion dans les bras de Phébé,
Soit que le vent d'hiver du fond du ciel glacé
Déroule sous tes pas les neiges lumineuses,

Ton souvenir, toujours, belle Nuit du désert !
Luira sur mes pensers, comme l'Ourse splendide
Qui se montre, ce soir, dans l'espace limpide,
Et va, comme un beau char, fendre le vaste éther !

ODE A LA MÉDITERRANÉE

Mer des Albères, mer lointaine qui murmures,
Je révère avec toi la terre où je naquis,
Un matin d'hiver tiède et d'amandiers fleuris,
Au mas des chênes verts aux chantantes ramures.

Là, dans toute saison, sous un climat égal,
S'épanche la douceur méditerranéenne,
Et tes derniers flocons, neige pyrénéenne,
Se fondent dans l'azur du jour méridional.

La rose de Damas et l'œillet de Provence
Y charment en tous lieux notre sens délicat,
Et l'odorant poncire, et le raisin muscat,
S'y plaisent à parer la nature de France.

Là monte en la splendeur limpide d'un beau ciel
La fleur de l'aloès, la fleur d'or centenaire;
Le loriot chanteur, dans la lumière claire,
Boit le suc de la figue où dégoutte le miel;

Et l'haleine des vents, pure et mélodieuse,
Caresse dans l'ardeur des longs étés de feu,
Les mas blanchis et les bouquets d'oliviers bleus,
Disséminés dans la campagne radieuse.

On voit à l'horizon l'Albère de couleur
Se lever sur les eaux à ses pieds déroulées,
Et l'Aspre montre au nord ses ravines brûlées
Où s'ouvre des stevas la rose et tendre fleur.

C'est là que j'ai grandi comme le pin sauvage,
Dont ta rumeur, ô Mer, fait chanter les rameaux
Et mon intelligence, au rythme de tes eaux,
Épousa la beauté des formes du rivage.

C'est là qu'avec l'automne aux pampres jaunissants,
S'élevèrent ensemble, ô Méditerranée,
Ma pensée amoureuse en la fleur des années,
Et l'arbousier paré de ses fruits rougissants.

Mer des Sirènes et des blanches Néréides,
Dont le vent de Rosas tempère les abords,
Rends à mes vœux le large et la route du Nord,
Et la nuit spacieuse aux étoiles limpides !

Si mon vaisseau, porté par les destins joyeux
Sur les vagues où court la brise ausonienne,
Franchit heureusement l'onde tyrrhénienne,
Et me fait retrouver mon rivage et mes Dieux,

Si je puis d'un pied sûr fouler le sol ibère,
Et, rentré sauf des bords du Neptune étranger,
Contempler désormais, sans crainte du danger,
L'écume mugissante au pied du cap Cerbère,

Un blanc autel de pierre et des vers enchanteurs,
Au seuil de ma patrie heureuse et colorée,
Marqueront mon retour dans la belle contrée,
Et ma reconnaissance à tes Dieux protecteurs.

Retrouvant avec toi ma première nature,
Ma maison, mon domaine et mes chênes marins,
Et ma terrasse ouverte aux espaces salins
Dont j'aurai fait l'épreuve et tenté l'aventure,

Je pourrai sous les feux des rayons automnaux,
Voir couler mollement le reste de ma vie,
Et quand l'heure, au tournant de la route suivie,
M'ouvrira le séjour des jardins infernaux,

M'endormir dans la paix des arbres et des branches,
En te laissant, ô Mer, au moment du départ,
Ma dernière pensée, et mon dernier regard,
Et mon nom, agréable à tes Déesses blanches !

LA DOUCEUR CATALANE

A Louis Bausil.

J'ai perdu pour toujours ma douceur catalane,
Et ma maison de l'Aspre aux murs jaunes et blancs,
D'où mes yeux contemplaient, en la fleur de mes ans,
Les Albères avec la Tour de la Massane.

Alentour s'étendait un pays désolé
De lièges au tronc rouge et de stevas sauvages,
Où tintait le clocher d'un petit ermitage
Dans l'azur sec et chaud d'un grand plateau brûlé.

Le vent marin et le parfum des lauriers-roses
Baignaient d'effluves la terrasse du jardin,
L'odeur du miel et des bouquets de romarin
Pénétrait jusqu'au fond des grandes chambres closes.

Quand revenaient les longs après-midi d'été,
Sous le vieux catalpa, les branches coutumières
Abritaient les chapeaux à fleurs, les robes claires,
Et les propos légers nés de l'intimité.

Des coupes de raisin et de figues sucrées
Tentaient la guêpe d'or et le frelon rôdeur,
Et les alcarazas d'eau vive et de fraîcheur
S'évaporaient dans la lumière colorée.

Le malheur et la mort sont passés en ces lieux :
Il a fallu quitter le paisible domaine,
Et s'en aller tenter la fortune incertaine,
Un soir de grands départs et de sombres adieux.

Le vieux mas et les vieilles choses usuelles
Ne feront plus jamais ma joie et mon séjour,
Et j'ignore en quels bords ira sombrer un jour
Tout ce qui formera ma dépouille mortelle.

Le Roussillon, Bausil, dont vous goûtez les fruits,
Est devenu pour moi la terre de passage,
Où fleurissent à peine, entre deux longs voyages,
D'anciennes amitiés sur un passé détruit !

LA MAISON DE MAILLOL

A Aristide Maillol.

Quand Mai ramènera le signe des Gémeaux
Au ciel bleu de Banyuls, sur les Albères pures,
Quand les arbres du port reprendront leurs verdures,
Et les jardins l'orgueil des premiers fruits nouveaux,

La maison de Maillol, devant la belle plage,
Sous le vent de la mer et le jeune soleil,
Revivra d'un subit et splendide réveil,
Entre deux pieds noueux de romarin sauvage.

Alors, dans l'atelier de jour immaculé,
S'animera la pierre en vivantes statues,
Et les Dieux donneront aux belles formes nues
L'intelligence heureuse et la pleine beauté.

Et quand le soir viendra mêler l'odeur des roses
Aux parfums de l'écume et du sel du lointain,
L'Artiste pourra voir, dans l'œuvre de sa main,
Le sens réalisé de la pensée éclose.

Les sombres lièges, sur les pentes des coteaux,
Et les mas endormis sous les tuiles dorées
Seront à ce moment, dans l'ombre colorée,
Calmes et reposés, et suavement beaux.

Le cerveau de l'Artiste et la terre natale
Pourront connaître ainsi leur intime union,
Et goûter le repos dans le dernier rayon
Du jour inspirateur de leur force vitale.

Maillol, du nom de qui s'honore mon pays,
Vous possédez l'intelligence souveraine,
Et, dans le cours égal d'une existence pleine,
Vous cueillez maintenant les plus doux de ses fruits.

Dans mon cœur ruiné comme les vieilles tombes,
Le Temps, me retirant sa première faveur,
Me fait le don de laisser croître en votre honneur
La fleur de l'Amitié, Déesse des colombes.

ELNE AUX MURAILLES D'OR

Tu t'honores du nom d'Hélène impératrice,
Mais, sous ce nom superbe, Elne aux murailles d'or,
La vieille terre des Ibères garde encor
Sa splendeur pleine avec sa force productrice.

Aux beaux lieux où l'Albère incline vers la mer
Ses pentes molles et ses bois de chênes-lièges,
Devant le Canigou resplendissant de neiges,
Tes deux tours sœurs montent au sein de l'azur clair.

Le platane sur toi fait chanter ses ramures,
Le laurier noir se plaît au pied de tes remparts,
Et tes vastes jardins, ouverts de toutes parts,
Sont pleins et riches de l'odeur des pêches mûres.

Tu gardes, sous l'ardeur du soleil catalan,
Tes fontaines d'eau vive abondamment pourvues,
Et tes chiens allongés au milieu de tes rues,
Et l'immobilité de ton vieux cloître blanc.

Mes pas m'ont ramené sous cette colonnade
Où sont les pierres des tombeaux épiscopaux ;
Dans la morte blancheur des beaux marbres royaux,
L'été faisait fleurir une fleur de grenade.

Sa fraîcheur, sa jeunesse et son éclat vermeil
M'ont fait songer au sang de cette race forte,
De qui l'âpre parler résonne sous tes portes,
Et qui se chauffe heureuse aux feux de ton soleil,

Mais portant ma pensée aux belles inconnues,
A toutes celles que l'amour et que la mort
Couchèrent, Héléna, sous tes murailles d'or,
J'ai voulu célébrer ton culte et ma venue,

Afin que leur parvienne, avec ces vers nouveaux,
L'inexprimable charme, au funèbre rivage,
De ta fleur de grenade éclatante et sauvage,
Et, comme toi, vivante au milieu des tombeaux.

PORTUS VENERIS

L'Albère vient finir au bout du promontoire,
Où chaque jour qui passe enfonce dans la mort
L'eau sombre, et le bassin de pierre du vieux port,
Et l'obélisque rose où s'atteste sa gloire.

Les maisons peintes que colore le couchant
Regardent deux voiliers de l'Afrique voisine,
Qu'embaument le goudron et l'orange sanguine,
Et que le vent du soir balance mollement.

Mais sur le cap Béar, les plantes odorantes,
Roses sauvages, genêts d'or ou romarins,
Ne s'ouvrent plus devant les espaces marins
Sous les pas de Vénus et des Grâces charmantes.

Rien ne reste du temple aux chapiteaux détruits;
On ne voit plus venir les colombes de neige
Au fond des bois sacrés d'oliviers et de lièges,
Où s'allume le phare au cœur des vastes nuits.

Seule, la terre encore éloquente et sauvage,
Au milieu des temps morts et des cultes perdus,
S'honore de garder le beau nom de Vénus,
Donné par les Anciens au port de son rivage.

J'ai porté comme toi le long sommeil des Dieux,
Terre du cap Béar ardente et désolée,
Et gardé pour moi seul ma plainte inconsolée,
Devant la mer ouverte, à l'heure des adieux.

Les continents lointains et les eaux inconnues
Ont reçu mon exil solitaire et royal;
J'ai vu tomber, aux feux du grand soleil austral,
La fleur de ma jeunesse et mes forces perdues.

Mais l'heureux souvenir en reste sur mon cœur,
Comme sur tes bassins le nom de la déesse,
Et mon âme présente en porte avec noblesse
La sombre splendeur morte et la vaine senteur.

LA MÉLANCOLIE DU RETOUR

A Henry Muchart.

Au passage qui joint à la terre française
Les Ibères du Nord chez qui j'ai vu le jour,
J'ai franchi la Corbière, et mon regret s'apaise,
Et le vent de l'espoir souffle pour mon retour.

Au vieux château de Salce, où furent prisonnières
Deux grandes dames de l'affaire des poisons,
L'herbe neuve verdit aux murailles de pierre
Et les amandiers blancs sont tous en floraison.

La voile d'un pêcheur, claire comme la joie,
Pleine de tout le vent des espaces salins,
Apparaît sur l'étang, s'avance et se déploie
Au milieu des tamaris roses et des pins;

Et sous un vieux figuier aux ramures tordues,
Un pâtre aux cheveux noirs, au son du chalumeau,
Ramène le troupeau de ses chèvres perdues
Vers les pentes où luit le jour suave et beau.

Réjouis-toi, mon cœur ! Bois la folle espérance !
Rien n'a changé, dis-tu ? Mon cœur, puisse le temps
Avoir épargné mieux que la brève apparence
De ce qui nous faisait heureux et confiants !

Vainement la douceur de l'Albère sereine
Veut m'enchanter encor devant ces bords aimés
Où le vaisseau, docile au vent qui le ramène,
Fend l'écume rieuse et les grands flots calmés;

Et ces arbres, en vain, en rameaux blancs et roses,
Renaissent aux jardins enclos de lourds cyprès!
Une angoisse me prend; je sens sur toutes choses
Planer comme une odeur de mort et de regrets.

Reverrons-nous encore, aux montagnes heureuses,
S'offrir aux charmes de la vie en société
La maison peinte auprès des sources sulfureuses,
Où tout notre passé de joie était resté ?

Les jeunes femmes aux manières d'élégance
Y cueillaient autrefois, au gré de chaque jour,
L'orange de Majorque et la rose de France,
Au milieu des chansons et des propos d'amour.

Le bel hiver passait sur les chaudes terrasses,
Comme un vol attardé de paons de Chine bleus;
Une haleine embaumée, à travers les espaces,
Emportait des senteurs de fleurs et de cheveux !

Mais les Aspres sont là ! Le vent du nord désole
Les garrigues sans ombre et les ravins sans eau
Où gisent les trésors des guerres espagnoles !
Sur le chemin désert, je ne vois qu'un tombeau !

Ah ! Quel que soit le nom dont s'orne la guirlande
Qu'a pu graver la piété des survivants,
De quelles mains, mon cœur, porterai-je l'offrande,
Et comment, sans faiblir, irai-je plus avant ?

Heureux qui, revenant aux frontières natales,
Peut, d'un pas confiant, aborder et franchir
La solitude des campagnes végétales,
Sans craindre de trouver au bout de son désir

Le jardin mort, le seuil désert, la lampe éteinte,
Et, plus sinistre encore en ces pays perdus,
La grande nuit venteuse où pleure votre plainte,
Pâles ombres sans nom, Frères qui n'êtes plus !

L'OFFRANDE FUNÈBRE

Une pierre tombale audrès d'un romarin
Plein de chaudes odeurs et de rumeurs d'abeilles,
Marque, sur le plateau battu du vent marin,
La couche ténébreuse et morte où tu sommeilles.

La terre tout autour s'orne comme autrefois
De scabieuses et de roses cistacées,
Et la même lumière, au fond du petit bois,
Baigne les lièges noirs aux tiges écorcées.

Mais le chasseur qui passe avec son chien courant
Sur les limites du domaine solitaire,
Foule sans s'arrêter, d'un pas indifférent,
Les abords délaissés du tertre funéraire.

Ainsi, pour respirer le jour élyséen,
Tu cessas de goûter, en la fleur de ton âge,
La douceur de l'hiver méditerranéen,
Et l'amère senteur de l'amandier sauvage;

Et ton corps qu'animaient l'amour et le plaisir,
Devenu moins qu'une ombre et moins qu'un peu de cendre.
N'occupe maintenant qu'un peu de souvenir
Au passé de mon cœur voluptueux et tendre.

En mémoire des jours suaves d'autrefois,
Reçois, ô ma plaintive et sombre Délaissée,
Ces vers pieux et ces violettes des bois ;
Et si mon nom encore habite ta pensée

Appelle sur mes vœux et sur les vastes eaux,
Où me doit remporter bientôt un blanc navire,
La constellation des Frères infernaux,
Et l'arrivée heureuse au repos où j'aspire !

TABLE DES MATIÈRES

LE JARDIN DE LA SAGESSE

II. — Les Regrets :

LES ROSES D'ÉMYRNE

LE TOMBEAU DE GAUGUIN

POÈMES DIVERS

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-cinq juin mil neuf cent treize

PAR

E. ARRAULT ET Cie

A TOURS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

3588